Illinois U Library

NUMERO 72 — 9 DECEMBRE 1950

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

VIEUX COLOMBIER

MÉTRO: St SULPICE
SÈVRES-BABYLONE

21, RUE du VIEUX COLOMBIER (6e)

LOCATION
LIT: 57-87

SYLVIE

JOUE

L'ABSENT

ET

YVES DENIAUD

JOUE

L'HEURE SONNERA

PIÈCES DE
CLAUDE SPAAK
Mises en scène d'ÉMILE DARS
Décors de PAUL DELVAUX

AVEC, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE
MONA-DOL · YVETTE ÉTIÉVANT
ROLAND ALEXANDRE · YVES BRAINVILLE
ÉMILE DARS · JEAN MUSELLI

TOUS LES SOIRS (SAUF LUNDIS) 21h — DIM. et FÊTES: MAT. à 15h

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Mathilde. Claude. La Mère.

Mathilde. La Mère.

Mathilde. François.

1 LA MÈRE. — *Je ne te propose pas de reprendre tes leçons de chant...* (L'ABSENT.)

2 LA MÈRE. — *Embrasse-moi...* (L'ABSENT.)

3 FRANÇOIS. — *Je serais là, comme Médor!* (L'ABSENT.)

4 CLAUDE. — *... Comme sur cette photographie où je n'ai pas cessé de pâlir depuis huit ans!* (L'ABSENT.)

5 BAROSSI. — *Il a une chance de s'en tirer...* (L'HEURE SONNERA.)

Mathilde. Claude.

Barossi. Giulio.

L'ABSENT

Pièce en un acte de CLAUDE SPAAK

Cette œuvre a été représentée pour la première fois à Paris le 15 septembre 1950 au Théâtre du Vieux-Colombier, dans une mise en scène d'ÉMILE DARS, un décor de PAUL DELVAUX et avec la distribution suivante :

La Mère. . . . . *SYLVIE*
Mathilde. . . . . *Yvette ETIEVANT*
Claude . . . . . *François ALEXANDRE*
François . . . . . *Yves BRAINVILLE*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1950 by Claude SPAAK.

Supplément au N° 269 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

Fin d'un après-midi d'été, volets fermés. La mère et Mathilde raccommodent du linge. Claude est debout à l'écart. Long silence.

LA MÈRE. — Tu as mauvaise mine.

Un temps.

MATHILDE. — Je me sens bien, cependant.

CLAUDE. — Elle ment. Mère, à qui tu n'échapperas jamais, sait que tu mens. Sous le fard, elle devine ton visage pâle.

Un temps.

MATHILDE. — La serviette est usée.

CLAUDE. — Ne dis pas une phrase ordinaire pour détourner ses soupçons. Elle pèse tes mots comme autant de grains de sel. Ce n'est pas que les serviettes soient usées qui l'étonne — elles sont si vieilles — mais ta voix mal assurée.

LA MÈRE, *examinant la serviette.* — Déjà ?

MATHILDE. — Elle faisait partie de mon trousseau.

LA MÈRE. — Tu as raison.

CLAUDE. — Elle ment. Rien dans la maison ne s'usera jamais pour elle. Se déferait-il en charpie, ce linge serait neuf ainsi qu'aux premiers jours. Regarde-la, Mathilde. Elle vient d'apercevoir une tache de rouille sur la serviette. C'est une tache de sang. Te souviens-tu que je crachais le sang ? Mère y a pensé avant toi.

Un temps.

MATHILDE. — Le temps est lourd.

LA MÈRE. — C'est de saison.

CLAUDE. — Il y a toujours un silence avant l'orage.

LA MÈRE. — L'abbé Voiron te réclame à la cure : tu pourrais promener les enfants dans le pays. Notre abbé trouve que tu as tort de vivre trop enfermée. Passe-moi le fil. Tu as besoin d'une occupation.

MATHILDE. — Mais non.

LA MÈRE. — Je ne te propose pas de reprendre tes leçons de chant... *(Geste de Mathilde.)* Eh bien ! Après huit ans, ce ne serait pas un crime. Personne n'y trouverait à redire...

CLAUDE et LA MÈRE, *ensemble.* — ... et moi pas plus que les autres.

LA MÈRE. — Seulement... cela te causerait du mal ?

MATHILDE. — Alors, pourquoi en parler ?

CLAUDE. — Parce qu'elle veut savoir « comment » tu refuseras.

LA MÈRE. — Parce que j'envisage tous les moyens de t'aider. Allons, dépose ton ouvrage et regarde-moi dans les yeux. Crois-tu que je ne sache pas que tu es en difficulté ? C'est naturel. Ce qui l'est moins, c'est que tu essaies de me le cacher. Es-tu malade ? Non. Tu as bon appétit. Tu dors tes sept heures.

CLAUDE. — L'oreille collée à la cloison, elle compte chaque nuit le nombre de fois que tu te retournes sur l'oreiller.

LA MÈRE. — Y a-t-il une raison à ton état ?

MATHILDE. — Vous le demandez ?

LA MÈRE. — Bien sûr... *(Un temps.)* Mais notre deuil, c'est notre vie.

MATHILDE. — Nous approchons de l'anniversaire.

LA MÈRE. — Est-il une question de jours ? Dans chacun d'eux il y a une heure où Claude allait mourir. Et dans cette heure, une seconde où il est mort. Si nous étions plus tristes qu'hier, cela prouverait qu'alors nous ne l'étions pas tout à fait et que demain quelque chose... ou quelqu'un pourrait nous consoler.

MATHILDE. — Ma peine n'est pas immobile comme la vôtre.

LA MÈRE. — Tu n'y es pas résignée.

MATHILDE. — Je la voudrais sans cesse plus vive.

LA MÈRE. — Méfie-toi de ton exaltation. Tu voudrais souffrir davantage ? Craindrais-tu de souffrir moins ?

MATHILDE. — Mes larmes vous prouvent le contraire.

LA MÈRE. — Je n'ai pas besoin de chercher mon fils dans les miennes, il est là comme au temps où je l'ai conçu. Peut-être même que je le contiens mieux, car les enfants qu'on nourrit vous quittent bientôt, tandis que lui ne m'échappera plus.

MATHILDE. — Ne faites-vous jamais de projets auxquels il est mêlé ?

LA MÈRE, *sèchement.* — Des projets ?

MATHILDE. — Je m'exprime mal. Parfois j'imagine que notre malheur n'est pas arrivé ; j'invente le Claude d'aujourd'hui, son opinion au sujet des nouveaux livres, de la mode... des gens. Elle ne serait plus la même qu'autrefois puisqu'il aurait... mon âge.

LA MÈRE. — La vie s'est arrêtée.

MATHILDE. — ... pour vous. Moi, j'avais encore tant de choses à lui dire. Non, mère, tâchez de comprendre : vous seriez partie avant Claude, celui-ci aurait connu jusqu'aux moindres nuances de votre amour, il aurait su combien et comment vous l'adoriez. Ai-je eu le temps de lui prouver ma constance ?

LA MÈRE. — Le temps ne t'est pas refusé.

MATHILDE, *rêveusement.* — Un enfant me l'a été, où nous serions ensemble.

LA MÈRE. — Rangeons le linge.

CLAUDE. — Il te déplaît qu'on empiète sur ton terrain. La maternité, c'est ton affaire. En un sens, tu as raison, car il ne faut pas qu'elle tire tout le chagrin de son côté. Pourtant, un enfant à élever était une chance pour vous d'en sortir. Il t'aurait distraite et consolé, Mathilde. Là ! J'ai lâché le mot : consoler Mathilde. Et après ? L'événement se produira tôt ou tard. Donc, il eût mieux valu qu'elle s'occupât de notre enfant que de s'éloigner dans une autre direction. Moi, penses-tu. Moi ! Tu es toute blanche, mère, tu te ratatines comme une

vieille pomme. A ton âge on ne pense plus à l'avenir.

LA MÈRE. — Les draps maintenant.

CLAUDE. — Ce matin, quand Mathilde ne bougeait pas dans sa chambre, tu t'es approchée en marchant sur tes bas pour l'espionner par le trou de la serrure. Ne proteste pas ; j'étais couché sur notre lit, ce lit qui maintenant ne s'enfonce plus quand je m'étends dessus, et je voyais ton ombre sous la rainure de la porte. Que faisait Mathilde ? Ses longues tresses noires dénouées, elle les regarda fixement, puis ferma les yeux et sourit. Sais-tu pourquoi ?

LA MÈRE, *refermant l'armoire.* — Nous sortons ?

MATHILDE. — Pas aujourd'hui. J'attends la visite de François.

LA MÈRE. — Encore ?

MATHILDE. — Je vous ai prévenue qu'il vient pour affaire à Lancey ce samedi. Mais il ne faut pas renoncer à votre promenade à cause de nous.

LA MÈRE. — Soit.

MATHILDE. — Vous semblez contrariée. La visite de mon cousin vous déplaît-elle ?

CLAUDE. — Oui.

LA MÈRE. — Non.

MATHILDE. — François fut l'ami de Claude. J'ai plaisir à le revoir. Enfin... causer avec lui me fait du bien. Voyez-vous une objection à ce que je le reçoive ?

LA MÈRE. — Moi pas. Mais Lancey est une petite ville où l'on jasera vite.

MATHILDE. — A trente-trois ans j'ai le droit de prendre le thé avec un parent sans courir le risque d'ameuter le pays.

LA MÈRE. — Tu as ce droit. N'en parlons plus.

MATHILDE. — Ce n'est pas sérieux. A l'instant vous disiez que l'abbé me conseillait de me distraire et vous-même avez trouvé François fort gentil. Il m'apporte des livres. Nous causerons une heure... de Claude. Tous ceux qui me ramènent à lui devraient vous être chers.

LA MÈRE. — En es-tu si loin ?

MATHILDE. — Ne jouons pas sur les mots. François me parle d'un temps où je ne connaissais pas votre fils ; je l'entretiens d'un temps où ils ne se voyaient plus, et...

LA MÈRE. — ... vous partagez.

MATHILDE. — Mère !

LA MÈRE. — Je sais ce que je dis : tu partages un chagrin qui n'appartient qu'à nous. Les gens ferment leur porte pour qu'on ne leur vole pas ce qu'ils possèdent. Ils ont raison. Plus solide est le verrou mieux le bien est gardé.

MATHILDE. — Il n'y a aucun mal à confier ma peine à qui la comprend.

LA MÈRE, *violemment.* — Et moi je n'accepte pas qu'on me console. Ni les bavardages ni les confidences ne m'apaiseront. Rien ne peut rien pour moi. Et personne.

MATHILDE, *toujours calme.* — C'est vous qui prétendez que je m'exalte !

LA MÈRE. — Je m'emporte quand il s'agit de le défendre.

MATHILDE. — Contre moi ? *(Lui prenant la main :)* Vous savez bien que je pense toujours à Claude.

CLAUDE. — Renonces-tu à cette visite ?

MATHILDE. — J'y pense autant que vous.

CLAUDE. — D'accord, mais renonces-tu à cette visite ?

MATHILDE. — Il faut que nous restions unies, mère.

LA MÈRE. — Nous le serons... si tu ne reçois pas ton cousin.

MATHILDE, *debout.* — Cette fois vous exagérez.

LA MÈRE. — Et moi je te comprends de moins en moins. Jadis un étranger n'aurait jamais mis les pieds dans ce que tu appelais « notre sanctuaire ». Tu réclames maintenant des plaisirs, du changement. Où cela te conduira-t-il ? Réponds. *(Elle s'avance vers Mathilde.)* Je ne tolèrerai pas... *(Elle s'arrête, puis reprend, bouleversée :)* Ce n'est pas ce que je veux dire. Réfléchis, Mathilde. Il n'est pas possible que notre souffrance n'ait servi qu'à nous vieillir. Elle nous l'a gardé. C'est le lien que nous allongeons chaque jour pour le retenir. Ne laisse personne...

Mais elle pleure...

CLAUDE. — Il te restait donc des larmes ?

Un temps.

MATHILDE. — Ne pleurez pas. *(Un temps.)* J'entends le bruit d'une voiture. Ce doit être celle de François. Vous lui direz que je suis souffrante et ne peux le recevoir.

Elle prend un livre. La mère la considère un moment.

LA MÈRE. — Embrasse-moi.

Mathilde fait semblant de ne pas entendre. Comme on sonne, la mère se retire.

CLAUDE. — Je l'aurais embrassée. Du moment que tu cèdes, autant le faire de bonne grâce.

MATHILDE, *penchée sur son livre.* — Ce chantage est odieux.

CLAUDE. — Si tu as la conscience en repos, pourquoi ne lis-tu pas, au lieu d'essayer d'entendre ce qu'elle dit à François ?

MATHILDE. — Je crains qu'elle ne soit désagréable avec lui.

CLAUDE. — Mauvaise raison. Avoue plutôt que tu avais envie de le rencontrer. *(Un temps.)* C'est un gentil garçon. Avant notre mariage, François était mon meilleur camarade. Au fait ? Pourquoi nos relations ont-elles cessé ? De ta faute, peut-être ? Les femmes ont une manière à elles de vous détourner de vos anciens amis. Il a fallu que je disparaisse pour que tu t'aperçoives des qualités de ton cousin. Naturellement, mère a tort de s'opposer à sa visite, car tu as mille fois plus envie de le voir maintenant qu'elle te l'interdit.

Entre François.

FRANÇOIS. — Bonjour, Mathilde.

MATHILDE. — On ne t'a pas dit que j'étais souffrante ?

FRANÇOIS, *étonné.* — Non... Veux-tu que je me retire ?

MATHILDE, *hésitant.* — Nous pouvons causer un moment.

CLAUDE. — Où est le piège ? Mère n'a pas changé d'avis sans raison.

FRANÇOIS. — Qu'est-ce qui ne va pas ?

MATHILDE. — Les nerfs...

FRANÇOIS. — Au lieu d'éviter les visites, je les provoquerais. N'importe quel médecin te dira que

la solitude est mauvaise conseillère. Je connais une veuve. Eh bien, elle passe son temps au cinéma. Comme je m'étonnais de cette passion, elle m'a répondu : « Il y a toujours une catastrophe dans un film, on y voit des gens persécutés, des drames de toute sorte. L'impression que la vie des autres n'est pas exempte de malheurs m'aide à supporter le mien. »

MATHILDE. — Claude avait horreur du cinéma.

FRANÇOIS, *bourrant sa pipe.* — Et Lancey en est privé ! Mais les misères à soulager, des misères réelles celles-là, ne manquent pas. On peut fumer ?

MATHILDE. — Naturellement.

FRANÇOIS. — Sans ma pipe, je suis un infirme privé de béquilles.

Il cherche un cendrier.

CLAUDE. — Il y a des cendriers sur toutes les tables.

MATHILDE, *avançant un cendrier à François.* — On les a gardés depuis...

FRANÇOIS. — Je comprends. Les petits souvenirs sont parfois plus bavards que les grands. *(Il examine le cendrier.)* Hôtel de Savoie ! *(Souriant :)* Vous l'aviez volé ?

MATHILDE, *de même.* — On ne peut rien te cacher.

FRANÇOIS. — A l'époque, il valait dix sous. Aujourd'hui, tu me mettrais à la porte si j'avais le malheur de le casser...

CLAUDE. — Nous étions allés à Paris voir une rétrospective Renoir.

MATHILDE. — J'y tiens tellement. Claude le trouvait affreux. Il détestait le faux ancien, mais comme il n'avait pas d'argent, j'ai dit... *(Elle hésite, répète machinalement :)* ... j'ai dit...

CLAUDE. — Tu confonds les voyages.

Un temps.

MATHILDE. — Onze ans de cela...

CLAUDE, *s'éloignant.* — Il est vrai que c'est loin.

FRANÇOIS. — Allons, examine mes petits cadeaux. D'abord, une écharpe. Est-ce que je puis te l'offrir ?

MATHILDE. — Quelle idée ? Une écharpe, pour moi !

FRANÇOIS. — Prends-la toujours. Elle te donnera peut-être envie de la promener au soleil. Secundo : *Le Lys dans la vallée.* Et pour finir... oh ! ceci est le plus important, un cahier de Claude que j'ai retrouvé en rangeant des papiers. Il me l'avait prêté quand nous étions en troisième. *(Il le lui tend.)* Son écriture n'a presque plus changé.

MATHILDE. — François...

Elle pleure.

FRANÇOIS, *reprenant le cahier.* — Non. Je ne te le donne que si ce présent te fait du bien. Ecoute, au hasard. *(Lisant)* Sujet : « La Fontaine est-il un grand poète ? Pourquoi ? »... « Qu'on nomme notre fabuliste « ce bon monsieur La Fontaine » me semble une réponse à la question. Aux esprits moyens, une morale de tout repos. Des pages comme *les Deux Pigeons* sont charmantes, mais je préférerai toujours à un poète respectueux des lois et des conventions mon voyou de Rimbaud, par exemple. »

MATHILDE, *riant.* — Il a écrit cela !

FRANÇOIS. — Je ne te lis que l'exorde. Note du professeur : « Esprit frondeur, vues personnelles, mais discutables » ! *(Ils rient tous les deux. Un silence.)* Je ne suis qu'un fermier. Cependant ton mari m'a donné le goût de la lecture. En été, je travaille, mais l'hiver, nous avons des loisirs.

MATHILDE. — Je croyais que tu vivais seul.

FRANÇOIS. — Et Médor ? J'aurais pu l'appeler Ulysse ou César. Mais avec ses grosses pattes et sa queue qui frétille... Ici, naturellement, il n'y a pas de chien.

MATHILDE. — Ma belle-mère les déteste.

FRANÇOIS. — Elle fait le vide autour de toi. *(Un temps.)* Il y a un moment de la nuit que je préfère entre tous, quand Médor est à mes pieds, que les bêtes sont au chaud à l'étable et que j'entends les servantes qui montent, puis la maison qui s'endort. Je suis le maître de mon petit domaine, celui qui veille et dont l'existence de chacun dépend.

MATHILDE. — Es-tu heureux ?

FRANÇOIS. — Responsable. Là n'est pas le bonheur tel que je le souhaitais, mais j'ai du moins l'impression d'être utile aux autres.

MATHILDE. — A qui suis-je utile, moi ?

FRANÇOIS. — Parlons franchement. *(Il s'assied à côté d'elle.)* Est-ce à Claude que tu es fidèle, ou à une idée de la fidélité ?

MATHILDE. — On ne commande pas à sa peine. On la subit.

FRANÇOIS. — Sans espoir ?

MATHILDE. — La grandeur d'un chagrin, c'est sa durée.

FRANÇOIS. — Il devient supportable dès qu'on le partage. Et je suis là... *(Souriant :)* ... comme Médor. Je n'ai pas la prétention de te guérir. Il me semble même que je serais triste que ce fût possible, mais je saurais être ton ami.

Il lui prend la main.

MATHILDE. — Cher François...

CLAUDE, *vers François.* — Je ne te savais pas si bon avocat. *(Vers Mathilde :)* Comprends-tu maintenant pourquoi nos relations ont cessé, ce qui le ramène, ce qu'il attend de toi ? Tu peux feindre l'indifférence : une migraine serait l'excuse pour le renvoyer. Quoi, tu hésites ? Tu veux en connaître davantage ? Attention, Mathilde. C'est déjà plus que de la curiosité. Mais ne laisse pas ta main dans la sienne.

MATHILDE, *retirant sa main.* — Je me demandais au moment où tu sonnais pourquoi tes relations avec Claude avaient cessé. *(Un temps.)* Y a-t-il eu un différend entre vous ?

FRANÇOIS. — Jamais.

MATHILDE. — Alors ?

FRANÇOIS. — Son mariage le rendait heureux.

MATHILDE. — Pas égoïste.

FRANÇOIS. — Disons... que je me suis éloigné de vous.

MATHILDE. — Parce que tu étais jaloux de son affection pour moi ?

FRANÇOIS. — Je t'en prie, Mathilde.

Il se détourne. Un silence.

MATHILDE, *se levant aussi.* — C'est donc cela ?...

Un silence.

FRANÇOIS. — Je suis parti dès que j'ai su que je tenais à toi un peu plus qu'à Claude. Ni l'un ni l'autre vous ne pouviez partager mon secret.

MATHILDE, *sourdement.* — Il fallait le garder jusqu'au bout.

FRANÇOIS. — Tu l'aurais deviné.

MATHILDE. — Parce que tu m'aimes encore ?

FRANÇOIS, *souriant.* — Il me semble.

MATHILDE. — Tu m'aimes, tu me le dis ?

FRANÇOIS. — Je réponds à tes questions.

MATHILDE. — Et tu crois que je vais te revoir après cet aveu ? Ah ! François, tout est gâché maintenant.

FRANÇOIS. — Tu devras m'expliquer pourquoi. Note que je suis prêt à repartir de zéro : j'en ai l'habitude. Mais comme « amoureux », je ne suis guère redoutable.

MATHILDE. — Il y aura toujours une gêne entre nous.

FRANÇOIS. — Car tu ne soupçonnais rien ?

CLAUDE. — Dis plutôt qu'elle voulait être certaine.

FRANÇOIS. — Quant à te gêner... *(Il ouvre une des fenêtres.)* Quelqu'un doit tout de même ouvrir ces fenêtres de temps en temps. On respire une jolie poussière dans « votre » salon. Là. Evidemment, le bois a gonflé. *(Souriant :)* J'ai quatre-vingts volumes de Balzac à t'apporter. Dois-je les confier à la poste, un à un ? *(L'interrompant :)* Non. Tu vas me dire que tu es rongée de remords !

MATHILDE. — Je ne puis accepter cette écharpe.

FRANÇOIS. — Eh bien, rends-la-moi. Je voulais te faire plaisir : c'est raté. (*Un temps.*) Est-ce que tu vas aussi refuser mon invitation ? On commence la moisson à La Fourche dans une semaine. Viens nous voir à l'ouvrage.

MATHILDE. — Je sors peu, François.

FRANÇOIS. — Voilà une occasion. Ma nouvelle faucheuse est arrivée. Sais-tu que je compte abattre en deux jours le travail que nous faisions autrefois en un mois ; la machine fauche, ramasse et bat le blé qui tombe directement dans les sacs. Ce n'est pas le bénéfice qui en résulte qui m'intéresse, mais l'application d'une méthode dont les gens du pays se méfient. Je te montrerai mes calculs. Tu m'objecteras qu'avec ce procédé, il n'y a plus de faucheurs, de gerbes, de meules, que c'était bien « poétique » et que le progrès ne l'est pas. Tout de même... Quand je suis assis au volant de la machine, que je fais corps avec elle dans la poussière et le soleil et que j'entends, malgré le grondement du moteur, mon blé qui coule dans le sac... je crois que ce travail a aussi sa grandeur. *(Un temps.)* Je t'ennuie ?

MATHILDE. — Non.

FRANÇOIS. — C'est en Amérique que j'ai appris mon métier.

MATHILDE. — J'ignorais que tu avais fait ce voyage.

FRANÇOIS. — Un an à Winnipeg, deux à Baltimore. Les écoles y sont magnifiques.

MATHILDE. — Cependant, tu es revenu ?

CLAUDE, *vers François.* — Les statistiques ne l'intéressent pas, mon vieux. Es-tu revenu à cause d'elle ? Voilà ce que signifie sa question.

FRANÇOIS. — Les études m'ont distrait. Mais là-bas j'étais loin de ma ferme.

CLAUDE. — Et elle est près d'ici.

FRANÇOIS. — Un sac de grain ressemble à un autre, Mathilde. Deux ciels sont différents. Ils n'ont pas le même bleu selon qu'on est chez soi ou ailleurs.

CLAUDE. — Pour les morts, il n'y a plus de couleur.

FRANÇOIS. — Et puis, à La Fourche, je savais un peu ce qui se passait ici.

MATHILDE, *doucement.* — Je comprends.

CLAUDE, *vers François.* — Tu vois, elle ne se fâche plus : elle s'habitue.

Un temps.

MATHILDE. — Mère va rentrer.

FRANÇOIS, *se levant.* — Le temps passe vite avec toi. *(Tandis que Mathilde le reconduit :)* Veux-tu me rendre un service ? La vieille Blériot est malade. J'ai déposé dans le couloir un panier de fruits à son intention. Apporte-le-lui.

MATHILDE, *émue.* — Merci, François.

Un silence.

FRANÇOIS. — Viendras-tu à La Fourche ?

MATHILDE, *après une hésitation.* — Oui.

FRANÇOIS, *vivement.* — Ne me reconduis pas.

Il sort. Mathilde réfléchit, s'approche de la fenêtre, puis se ravise.

CLAUDE. — Qu'attends-tu ? Ecarte le rideau pour le voir s'éloigner. François lèvera la tête vers ta fenêtre en montant dans sa voiture. Ne lui refuse pas un regard qui...

MATHILDE, *violemment.* — François m'est indifférent.

CLAUDE. — Tu as trente secondes pour te décider. Le prétexte ? Fermer les volets. Il partira content. Va, te dis-je. Un signe de la main ne peut vous compromettre.

MATHILDE. — Je n'irai pas.

CLAUDE. — Par coquetterie.

MATHILDE. — Je ne pense qu'à toi.

CLAUDE. — Alors, ma petite, n'hésite pas. Crie-lui de ne jamais revenir.

MATHILDE. — Je peux le décourager autrement.

CLAUDE. — Tant d'années n'y sont pas arrivées ! *(La voiture s'éloigne, Mathilde s'assied.)* A ta guise. Mère sera contente de toi.

MATHILDE, *debout.* — Vraiment !

CLAUDE. — Mathilde ! Si François mérite que tu t'intéresses à lui, mère devra se soumettre. N'use pas de ton cousin pour la tourmenter.

MATHILDE. — Je ne veux pas qu'elle me traite comme une gosse.

CLAUDE. — Maîtrise-toi donc. *(Un silence.)* Ah ! ce n'est pas facile de se rendre libre !

MATHILDE. — Il n'en est pas question. J'ai cédé à un mouvement de colère parce que je suis énervée. Quelle femme ne serait pas troublée après avoir entendu ces confidences ? Elles me touchent...

CLAUDE. — ... t'émeuvent...

MATHILDE. — Peut-être, mais je ne recevrai plus François.

CLAUDE. — J'admets que tu ne l'aimes pas encore. *(Mathilde, décidée, s'assied devant un secrétaire.)* Cette lettre ne partira pas : tu es incapable de l'écrire.

MATHILDE. — Nous verrons.

Elle écrit, s'arrête, réfléchit.

CLAUDE, *penchée sur son épaule.* — Eh bien ? Fais-lui du mal. Sa peine... sa joie dépendent de

ta décision. Il ouvrira l'enveloppe joyeusement ou, comme je le connais, laissera la lettre dans sa poche jusqu'au soir « quand les bêtes sont au chaud dans l'étable, qu'on entend les servantes qui montent et que la maison s'endort... » *(Mathilde écrit encore quelques mots, puis réfléchit à nouveau.)* S'il pense que tu n'as pas eu la force de le revoir, se trompera-t-il ? S'il prend ta lettre pour un aveu, s'il te répond, jetteras-tu l'enveloppe sans l'ouvrir ?

MATHILDE, *déchirant la lettre.* — Ah ! laisse-moi.

CLAUDE. — Tu n'es pas de ces gens que leur conscience abandonne.

MATHILDE. — Mais, enfin, de quoi suis-je coupable ?

CLAUDE. — A part mère, il n'y a personne qui te donnerait tort de vouloir « refaire ta vie », comme ils disent.

MATHILDE. — Avec lui ?

CLAUDE. — Pourquoi faut-il nécessairement qu'un homme soit cause de ton désir ? Sois honnête, Mathilde. Il y a des mois qu'un besoin t'obsède d'en sortir, quitter tes vêtements de deuil, respirer l'air du dehors, échapper au fantôme qui t'épuise. « J'y laisserai ma raison. » Voilà ce que tu pensais, bien avant que François ne franchisse notre seuil. Ou plutôt : « C'est injuste. J'ai le droit de vivre et je vivrai. »

MATHILDE. — Il y a huit ans que je meurs en toi, close et morte à ce qui n'est pas toi.

CLAUDE. — Je le sais. Peu de femmes en eussent été capables. Mais l'eau use la pierre la plus dure. Et tes larmes, le souvenir qui les fait couler.

MATHILDE. — Ce n'est pas vrai.

CLAUDE. — Mille détails de notre existence ne sont-ils pas déjà effacés ? Tu te rappelles nos fiançailles, les grandes dates... ma fin. Si je te demandais de me réciter mon poème sur Bételgeuse, que tu connaissais mot à mot, le pourrais-tu sans te tromper ? Si je te demandais dans quel cimetière de Paris est enterré mon père ? Ou la couleur exacte de mes yeux ?

MATHILDE. — Claude...

CLAUDE. — On croit que l'autre meurt tel jour, telle heure. C'est faux. On meurt lentement, on s'éloigne comme sur cette photographie où je n'ai pas cessé de pâlir depuis huit ans.

MATHILDE. — Tes yeux étaient bruns pour les autres, un peu verts pour moi.

CLAUDE. — Autrefois tu n'aurais pas réfléchi avant de répondre. *(Un temps.)* Ceux de François...

MATHILDE. — Encore !

CLAUDE. — Ce n'est pas moi qui m'entête, Mathilde. Tu y penses. Les siens sont francs. Ils te plaisent. Pourquoi nier que tu nous compares ? J'étais plus intelligent que lui, autrement cultivé, mais nerveux et parfois si violent. François est bon. Point de risques de ce côté. Tu trouveras en lui un soutien, alors que mes exigences t'ont souvent lassée.

MATHILDE. — « Il n'y a pas de repos dans l'amour », disais-tu.

CLAUDE. — Je le disais à vingt ans. D'ailleurs, tu te poses la question : « Est-ce que je partageais les goûts de Claude par conviction ou pour lui plaire ? » La réponse, c'est que François et toi avez plus de chances de durer ensemble que nous n'en avions.

MATHILDE. — Il nous manquerait toujours d'avoir été jeunes à deux.

CLAUDE. — Tu ne parles jamais de ton avenir. *(Un temps.)* Regarde où tu vis. Tout est triste et pauvre ici. La lumière elle-même y paraît grise et t'enlaidit. Chaque meuble, chaque objet s'est démodé sans que tu t'en aperçoives ; tu me verras éternellement vêtu de ce costume qui ne changera plus. Je ressemble à un portrait de famille.

MATHILDE. — Ai-je quitté ma robe de deuil ?

CLAUDE. — Non, Mathilde. Laisse aux morts le seul bien qui leur reste : celui de ne pas vieillir. Le vide qui nous sépare grandira chaque jour. Hier, nous étions du même âge, à présent, nous ne touchons presque plus l'un à l'autre, et dans vingt ans... de qui aurai-je l'air à tes côtés ? *(Un silence.)* Pour la première fois, tu n'as rien à répondre, mais c'est encore beaucoup plus triste. Ce ne sont pas seulement nos corps qui se désunissent, ce sont nos pensées. J'ai gardé celles d'un adolescent qui ne peut te suivre, tu as celles d'une femme... qui ne peut s'arrêter.

MATHILDE. — Il suffirait que je me tue.

CLAUDE. — Ce geste nous rapprocherait-il ? Les morts ne se retrouvent pas. Il n'y a que les vivants pour les unir.

Un temps.

MATHILDE. — Je le sais depuis longtemps.

CLAUDE. — Alors ?

MATHILDE. — Personne ne me reprocherait d'épouser François. Tu vois que j'envisage le meilleur ou le pire : je quitterais notre maison pour en trouver une plus jolie, l'aisance succèderait pour moi à la pauvreté...

CLAUDE. — ... et tu rendrais un homme heureux.

MATHILDE. — Mais une femme appartient à celui qui l'a possédée pour la première fois. Le sentiment de cette dépendance m'a soutenue huit années, en me donnant du courage, et il en fallait tellement ! Si je me suis trompée, à quoi me fier encore ? Je ferais de nouveaux serments qui ne me lieraient pas davantage, puisqu'on finit toujours par les trahir.

CLAUDE. — François prétend que tu es fidèle à une idée.

MATHILDE. — Il se trompe. Ma place est dans cette misère qui me ressemble. Je tiens à nos murs comme un meuble. Je tiens même... à ta mère ! Enfin, comprends-tu ce que cela signifierait : « vivre ailleurs », dormir dans une autre chambre que la nôtre, dire « mon mari » sans parler de toi ?

CLAUDE. — Vous auriez peut-être un enfant...

Un silence.

MATHILDE. — Un enfant...

CLAUDE. — Tu as le droit de me sacrifier tout ce qui dépend de toi, Mathilde, sauf cet espoir. Naturellement, tu vas te défendre en prétendant qu'il est trop tard. C'est faux. La même lueur éclairait ton visage autrefois, quand tu imaginais le fils que nous aurions.

MATHILDE. — J'aurais aimé le tien. Pas celui d'un autre.

CLAUDE. — Une mère dit toujours « mon » enfant.

MATHILDE. — Il fallait me le donner.

CLAUDE. — Malade ainsi que je l'étais ? Songe à ce que deviendra ton existence si tu es responsable d'un être vivant qui grandit sous tes yeux, que tu peux étreindre ou caresser. Il ne sera pas résigné, lui, mais avide...

MATHILDE. — ... exigeant...

CLAUDE. — Bien sûr. Tu entends qu'il rie et pleure, qu'il ait besoin de ta chaleur et de ton lait...

MATHILDE. — J'aurais peur de ne pas en avoir assez.

CLAUDE. — Ah ! Mathilde, un enfant est malade parfois, il faut l'élever, le punir, on lui offre souvent un amour dont il ne veut pas. Si tout cela était simple, il n'y aurait aucun mérite à jouer ton rôle. Or tu dois l'accepter...

MATHILDE. — Claude !

CLAUDE. — D'abord parce que c'est ton devoir : une femme stérile, c'est une femme coupable. Ensuite parce que je t'ai demandé, la veille de ma mort, de te remarier, et que tu me l'as promis.

MATHILDE, *pleurant.* — Je t'aurais promis n'importe quoi.

CLAUDE. — C'est vrai... Mais aujourd'hui, tu décides librement d'épouser François. *(Un silence.)* Ne pleure plus. Voici mère.

Entre la Mère.

LA MÈRE. — Ma promenade a été plus courte que d'habitude. *(Un temps. Elle jette un coup d'œil aux volets ouverts :)* François est parti ?

MATHILDE, *sèchement.* — Depuis longtemps.

LA MÈRE. — Ne boude pas. Aide-moi plutôt à défaire les cordons de mon bonnet. *(Un temps.)* J'avais hâte de te retrouver ; nous n'avons pas coutume de nous quitter fâchées. Cette fois, embrasse-moi. *(Mathilde obéit.)* Tu vois que je ne te pose aucune question. J'ai réfléchi : il faut laisser à chacun le soin d'être fidèle à sa manière et...

MATHILDE. — Vous m'excuserez, mère : François m'a chargée d'une commission. Je suis pressée.

Elle sort rapidement.

LA MÈRE. — Petite peste ! *(Vers Claude.)* As-tu entendu le ton sur lequel elle me parle ? « François m'a chargée d'une commission. » Ils complotent Dieu sait quoi derrière notre dos. Je m'efface pour les laisser ensemble et voilà sa manière de me remercier.

CLAUDE. — ...

LA MÈRE. — Tais-toi. Durant toute ma promenade tu as essayé de lui trouver des excuses. J'en ai assez. *(Elle ferme les volets avec violence.)* D'abord, ces volets resteront fermés. *(Redescendant :)* Je parie qu'elle l'a conduit dans sa chambre.

CLAUDE. — Mais non. Ils ont causé ici.

LA MÈRE. — Et François a fumé. *(Elle vide le cendrier.)* Comme s'il était chez lui.

CLAUDE. — Ne fumais-je pas ?

LA MÈRE. — Justement. Si je passe devant eux, il y a encore une vieille odeur de tabac qui remue dans les rideaux. On ne me l'enlèvera pas. J'aime notre tapis usé, Claude, ton fauteuil aux ressorts détendus... dans lequel il s'est assis. C'est mon droit de ne plus le tolérer.

CLAUDE. — Tu invoques souvent tes droits. N'as-tu aucun devoir ?

LA MÈRE, *ricanant.* — Envers Mathilde ? Nous serions mieux sans elle, voilà la vérité.

CLAUDE. — Tu la chasseras pour y arriver.

LA MÈRE. — Oh, elle s'en ira bien toute seule.

CLAUDE. — Ce n'est pas ce que je t'avais demandé.

LA MÈRE. — D'accord. Mais il était sous-entendu qu'elle te serait fidèle.

CLAUDE. — Ai-je exigé cela ?

LA MÈRE, *élevant la voix.* — Moi je l'exige.

CLAUDE. — Et quand elle accepte de ne pas rencontrer François, tu les mets en présence. C'est laid.

LA MÈRE. — Pardon ?

CLAUDE. — C'est hypocrite et tu en as honte.

LA MÈRE, *furieuse.* — Va-t'en. On passerait son temps à se disputailler avec sa conscience si l'on t'écoutait. Allons, va-t'en. Je peux aussi me passer de toi. *(Claude recule vers le fond. La portière s'écarte lentement sans intervention apparente. Il disparaît. La Mère range la pièce avec colère.)* Dès que j'ai vu cette femme entrer ici, j'ai compris qu'elle me le prendrait. Oh ! sans avoir l'air d'y toucher. On les connaît : les plus douces sont les plus têtues et les plus sournoises. Enfin, ce gamin n'a que vingt ans ! Qu'est-ce qu'on sait de la vie à cet âge, je vous le demande ? Qu'il aille à Paris, au lieu de s'acoquiner de la sorte. Il en aura d'autres à Paris, mais pas une, et surtout pas celle-là. *(Un temps.)* C'est de ma faute. Je dois l'aguerrir, au lieu de le dorloter. Depuis qu'il est né, c'est la même chanson : « Prends ta potion, mets ton écharpe, couche-toi de bonne heure. » J'en ferai une fille à ce régime-là. Oui, mais sa bronchite, je ne l'ai pas inventée, tout de même ? Et sa température le soir, et ses yeux cernés ? Le proviseur conseille de le retirer du lycée... *(Elle feuillette le cahier apporté par François.)* Claude ! Tu as oublié ton cahier sur la table. Viens le chercher. Eh bien, Claude, obéis quand je t'appelle.

CLAUDE, *de nouveau visible.* — Oui, mère...

Un long silence.

LA MÈRE, *avec douleur.* — Tu vois, je peux me souvenir de chaque époque de ta vie, c'est comme une chaîne dont je peux compter chaque anneau, mais, si haut que je remonte, je ne trouve que des morts.

CLAUDE. — Ils sont tous là quand je reviens.

LA MÈRE. — Le dernier manquera toujours.

Un temps.

CLAUDE. — Ne te plains pas. Lorsque je me suis fiancé, tu as cru que j'allais t'échapper. C'était vrai, d'ailleurs : j'étais un homme que tu devais partager avec ta bru et un écrivain qui composait des livres auxquels tu n'entendais pas grand' chose. Il y a un moment où les parents cessent de comprendre, en nous regardant nous éloigner. Moi, je me suis arrêté. L'écart augmente de nouveau entre nous, mais à ton profit : quand tu seras très, très vieille, je serai redevenu un enfant.

LA MÈRE, *souriant.* — En somme, tu n'auras aimé Mathilde que deux années ? Le reste m'appartient.

CLAUDE. — Jusqu'à ma naissance.

LA MÈRE, *de même.* — N'exagérons rien. Je perds la mémoire.

CLAUDE. — Quand ai-je eu ma bronchite ? *(La*

Mère hausse les épaules.) Mon premier prix d'histoire ?

LA MÈRE. — Je ne réponds qu'aux questions difficiles.

CLAUDE. — Alors, je te pose une colle : tu ne m'as donné qu'une seule gifle. Pourquoi ?

LA MÈRE. — On ne traverse pas la rue sans ma permission.

CLAUDE. — Juste.

LA MÈRE, *riant.* — Ah ! ah ! J'ai mon bas de laine ! Dis que je radote parfois, mais je me souviens de l'essentiel. *(Bas :)* Il y a même des secrets que je n'ai jamais confiés à Mathilde. *(Elle soulève la tapisserie.)* Tous les ans, à ton anniversaire, je te mesurais contre le mur. Il suffit de regarder les traits pour te voir grandir. Tu disais : « Je fais comme un arbre. On connaît leur âge au nombre de leurs lignes. » *(Riant :)* Et à ce trait-là, tu es devenu plus grand que moi.

CLAUDE. — Cela ne t'a guère empêché de me dominer.

LA MÈRE. — Votre père marchait déjà au doigt et à l'œil.

CLAUDE. — J'en ai donc eu un ?

LA MÈRE, *riant plus fort.* — Impertinent. Ne m'embrasse pas aussi fort, voyons, tu vas me décoiffer. Ce gamin ne respecte pas sa mère.

Son rire devient une sorte de cri hystérique, puis elle tombe assise et se couvre le visage avec les mains. Silence.

CLAUDE. — Tu retomberas donc toujours au même endroit ?

LA MÈRE. — Toujours. C'était l'aube, j'étais agenouillée au bord de ton lit, tenant ta main, et tu allais mourir. Fallait-il laisser se défaire ce que j'avais conçu, reculer pas à pas pour te perdre, Claude, après t'avoir nourri du sang de mes veines, quand je t'avais si bien bercé dans mon ventre ? En ce temps-là, mes poumons respiraient pour toi, je t'enveloppais de ma chaleur... et maintenant, tu étais seul, je ne pouvais plus t'aider. Ta main était froide. Entre chaque pulsation de ton pouls, le vide s'allongeait comme si tu revenais vers moi d'un peu plus loin.

CLAUDE. — Mère...

LA MÈRE. — Puis il y eut ce silence qui durera toujours. *(Un silence.)* Ne dis pas que je parle souvent de me supprimer. Ce n'est pas la mort qui m'effraye, c'est d'abandonner le peu qui me reste de toi.

CLAUDE. — La paix serait douce à ton âge...

LA MÈRE. — Tu es là quand je souffre. *(Un temps.)* Quand je rêve aussi. Toutes les fois que je m'endors, j'ai une chance de te voir.

CLAUDE. — Puis-je alors t'approcher de plus près ? Mes bras sont incapables de s'ouvrir ou de se refermer sur tes épaules.

LA MÈRE. — En ce moment...

CLAUDE. — ... tu penses à ton fils, voilà tout.

LA MÈRE. — J'y penserai si fort qu'il redeviendra visible.

CLAUDE. — Non, mère. Les morts ne désirent rien, même pas votre amour. Il y a huit ans que je t'ai oubliée.

LA MÈRE, *violemment.* — Je ne te crois pas. *(De nouveau très calme :)* Tu veux m'éprouver, mais je ne te crois pas. Est-ce avec de tels arguments que tu as ébranlé la confiance de Mathilde ?

CLAUDE. — Elle a réfléchi...

LA MÈRE. — Quand on aime, on ne réfléchit pas.

CLAUDE. — Mathilde est veuve depuis longtemps.

LA MÈRE. — J'admets qu'à trente-trois ans on ne peut vivre comme une vieille, derrière ses volets. Qu'elle épouse François.

CLAUDE. — Les choses n'en sont pas là.

LA MÈRE. — Penses-tu ! Son départ est dans l'air. Je le sens.

CLAUDE. — Parle-lui donc avec bonté.

LA MÈRE. — Je lui dirai que j'approuve son choix. Enfin, que je le comprends, et le pardonne. *(Brusquement :)* Claude ! Regarde... Elle lui a écrit. *(La Mère ramasse la lettre que Mathilde a écrite.)* François n'a pas tourné le coin de la rue qu'elle lui court après.

CLAUDE. — Tu n'as pas le droit de lire ce papier.

LA MÈRE. — Je vais me gêner, non ? Ah ! la fille ! Quand je te disais qu'ils complotent derrière mon dos leurs sales affaires. Une page entière, mon petit, et de sa main.

CLAUDE. — A-t-elle envoyé la lettre ?

LA MÈRE. — Ce n'est qu'un brouillon. Mais où est-elle en ce moment ? A la poste.

CLAUDE. — Tu déraisonnes. Chaque ligne innocente Mathilde. Il s'agit d'une rupture.

LA MÈRE. — Donc, il y a quelque chose entre eux.

CLAUDE. — Peu importe. Elle lui interdit la maison.

LA MÈRE. — Tu admets toi-même que la lettre n'est pas partie. Alors ? Où y a-t-il rupture ? La vérité est que Mathilde n'a pas la volonté de rompre un engagement qu'elle a déjà pris.

CLAUDE. — N'approuves-tu pas ce mariage ?

LA MÈRE. — Non.

CLAUDE. — Sois humaine.

LA MÈRE. — Ma douleur ne l'est pas. J'ai fait un essai : il dépasse mes forces. Ah ! je te jure qu'elle ne l'épousera pas. S'il le faut, je l'attacherai au pied de son lit, je la tuerai, mais elle ne l'épousera pas. *(Les mains collées aux oreilles.)* Assez, je ne veux plus t'entendre. *(Elle crie :)* Mathilde ! Où est-elle ? Elle est capable de ne pas revenir. Mathilde ! Mathilde ! *(La Mère ouvre et referme les portes violemment. Dans sa fureur, elle heurte le guéridon. Il se renverse, entraînant le cendrier qui se brise. Un long silence. La Mère considère l'accident avec stupeur, puis murmure :)* Mon Dieu... *(A genoux, elle ramasse les morceaux, les cache dans la poche de sa robe et va s'asseoir sur le canapé. Nouveau silence. Mathilde entre. Sans prêter attention à la Mère, elle ferme les rideaux, allume une lampe, puis se met à lire. Silence.)* Mathide...

Un temps.

MATHILDE. — Oui.

LA MÈRE. — Ne me gronde pas, Mathilde. Un grand malheur est arrivé, par ma faute.

MATHILDE. — Quel malheur ?

LA MÈRE, *péniblement.* — J'ai cassé votre cendrier.

MATHILDE. — Ah ? *(Un temps. Elle reprend sa lecture en disant :)* Ce n'est pas grave.

LA MÈRE, *violemment.* Et ça ? *(Elle lui tend le brouillon de la lettre.)* Ce n'est pas grave non plus ?

Un silence.

MATHILDE, *lentement.* — Je vous interdit de lire mes lettres.

LA MÈRE. — Commence par ne pas les écrire. Tu as l'audace de me répliquer quand je te prends la main dans le sac. Explique-toi.

MATHILDE. — J'accepte de causer calmement avec vous. Sinon, je n'ai rien à dire.

LA MÈRE. — As-tu envoyé cette lettre ?

MATHILDE. — Non.

LA MÈRE. — Pourquoi ?

MATHILDE. — Parce que j'ai décidé d'épouser François.

LA MÈRE. — Vraiment ! A 5 heures, tu refuses de le voir ; deux heures plus tard, vous voilà engagés. Es-tu folle ? Tu vas recopier ta lettre et l'expédier immédiatement.

MATHILDE. — Non.

LA MÈRE. — Mathilde.

MATHILDE. — J'ai décidé d'épouser François. Je l'épouserai.

LA MÈRE. — Tu veux dire que Claude n'existe plus pour toi ?

MATHILDE. — Autrement. Je ne trahis ni ses vœux ni les miens en me liant à son meilleur ami.

LA MÈRE. — Répète : « Je ne trahis pas mes vœux. » Mille fois tu les as renouvelés, et dès le premier jour, en lui fermant les yeux. « J'ai mal, criais-tu, mais il faut que ce mal remplace mon amour et dure autant que moi. » Menteuse ! Claude n'était pas froid que tu commençais à l'oublier.

MATHILDE. — Vous savez bien que ce n'est pas vrai.

LA MÈRE. — Oh ! tu pleurais ! La famille, les voisins, tout le monde pleurait à l'enterrement, mais ça n'a pas duré. Je t'observais. On pleure six mois, un an, puis à date fixe et de plus en plus rarement. La vérité, c'est que tu t'es installée dans ton chagrin. Est-ce que je pouvais lire, moi, tricoter ? est-ce que je copiais mes robes de deuil dans des journaux de mode ? J'ai tout noté : ton visage après une nuit de sommeil, tes couleurs, tes sourires ! Un après-midi, tu as cru que j'étais sortie, Mathilde, et tu as chanté. *(Furieusement :)* Dans la chambre où il est mort, tu as chanté ! Maintenant... c'est plus grave. Tu changes de camp.

MATHILDE. — François ne me détachera pas de vous.

LA MÈRE. — Car tu te figures que je vous recevrai ? Jamais. Choisis. Tu restes ou tu pars. Mais si tu t'en vas, ce sera ainsi que tu es arrivée, avec une robe sur le dos. Tu n'emporteras même pas la photographie de mon enfant.

MATHILDE. — J'aurai assez de mes souvenirs, mère.

LA MÈRE. — Ta mère. Serais-tu ma fille, par hasard ? La mienne n'eût pas été têtue et butée comme tu l'es.

MATHILDE, *s'animant.* — Que reprochez-vous à François ? D'avoir l'âge qu'aurait votre fils ? Ce crime mis à part, il est aussi bien qu'un autre.

LA MÈRE. — Ecoutez-la ! Claude était beau, Claude était quelqu'un. Il écrivait des livres dont on parle tous les jours. Tu n'as pas eu la chance de vivre avec lui pour tomber dans les bras d'un paysan.

MATHILDE, *de même.* — Je sens mieux que je l'aime lorsque vous l'insultez.

LA MÈRE. — Hypocrite. Il n'y a que l'argent qui t'attire chez ton cousin.

MATHILDE. — L'argent ?

LA MÈRE. — Crois-tu que j'ai oublié comment tu m'as forcé la main pour entrer chez nous ? Ah, le parti n'était pas mauvais pour une fille de ton espèce. Mais aujourd'hui il y a une ferme à l'horizon, un compte en banque et cet imbécile qui se laisse entortiller.

MATHILDE. — Je ne resterai plus une heure sous votre toit.

Elle va sortir. La Mère tombe aux genoux de Mathide.

LA MÈRE. — Mathilde ! *(Celle-ci veut la repousser. La Mère s'accroche.)* Non... Ecoute ! Je ne pense pas un mot de tout cela. Enfin, tu me connais tout de même, j'ai toujours été bonne avec toi ; tu ne peux pas en vouloir à une vieille femme qui perd la tête. Sois juste aussi : tu m'annonces ce mariage sans ménagements. Alors je ne sais plus ce que je dis. Je te jure que je suis capable de comprendre si tu m'en laisses le temps. Et pourquoi n'accueillerais-je pas François ? Tu aurais pu choisir un étranger, tandis que lui... J'ai soixante-cinq ans, Mathilde... Cela fait un siècle pour celle qui a vu mourir son enfant.

MATHILDE. — Relevez-vous, mère.

LA MÈRE, *gémissant.* — Aide-moi. Ah ! je ne peux pas me passer de ma petite Mathilde. Tu te représentes ma vie, sans toi... avec mon cœur malade ? Quand je ne dors pas, je sais au moins que tu veilles de l'autre côté de la cloison. *(Un temps.)* Va, tu n'attendras pas longtemps ta liberté. Le docteur prétend que c'est l'affaire de quelques semaines. D'ici là... vous pourrez vous voir. On demeurait fiancé des années autrefois... et un délai nous permettra de prendre une décision. Hein ?

MATHILDE. — Vous êtes odieuse.

LA MÈRE, *dressée, furieuse.* — A qui parles-tu ?

MATHILDE. — Je me le demande. Avec ou sans votre consentement, je serai mariée demain.

LA MÈRE. — C'est ce que nous allons voir. Tant que je serai là, tu ne tromperas pas mon fils.

MATHILDE. — « Mon fils, mon fils ». Vous n'avez que ces mots à la bouche. Et votre mari, pourquoi n'en parlez-vous jamais ? Il y a combien de temps que vous n'avez plus prononcé son nom ? Mon devoir est de ne penser qu'à Claude et votre droit d'oublier son père.

LA MÈRE. — Je ne me suis pas remariée.

MATHILDE. — Parce que vous aviez un enfant ; que vous l'adoriez sans mesure, avec une passion qui n'était plus maternelle. Le malheureux ! L'avez-vous couvé, dirigé, opprimé !

LA MÈRE. — Tu mens !

MATHILDE. — Et si je vous montre les lettres où il se plaint de votre tyranie, où il s'indigne de votre inquisition perpétuelle, de votre jalousie ?

LA MÈRE. — A ton sujet sans doute !

MATHILDE. — Sans moi, nous n'aurions pas vécu

dans cette maison. J'avais pitié de vous, mais lui vous a souvent détestée !

LA MÈRE. — Misérable.

MATHILDE. — Aujourd'hui, je veux un enfant, comprenez-vous, pour qu'il m'aime... et qu'il vive.

LA MÈRE. — Et moi je te souhaite un malheur aussi grand que le mien.

MATHILDE. — Vous voulez dire une conscience aussi mauvaise. *(Elle lui coupe la parole.)* Assez ! J'attends depuis huit ans l'occasion de crier ce que je pense. Eh bien, je vous hais. Vous ne tenez à moi que parce que vous avez peur d'être seule en face de Claude.

LA MÈRE. — Tais-toi.

Elle s'avance.

MATHILDE. — Parce que vous êtes responsable de sa mort.

LA MÈRE, *plus près.* — Tais-toi, chienne, ou tu le regretteras.

MATHILDE. — Non, je ne regrette rien. Il s'agit d'être heureuse avec l'homme qui m'aime : je le serai. Votre fils, gardez-le. Ce n'est pas lui que je chérissais, mais mon mari... et je l'ai perdu. Si je restais encore... je ne le verrais plus qu'à travers sa mère.

CLAUDE. — Mathilde !

Un silence.

MATHILDE, *brusquement.* — Adieu.

LA MÈRE. — Tu devras d'abord me passer sur le corps. *(Elle tente de lui barrer la route, mais Mathilde la repousse avec violence et sort en courant. La Mère est tombée. Long silence. Claude, qui durant cette scène s'est retiré dans le fond du théâtre, s'approche lentement.)* Où suis-je ? *(Un temps.)* Ah ! j'ai mal... je ne vois plus clair !

CLAUDE. — Mère...

LA MÈRE. — Donne-moi la main.

CLAUDE. — C'est impossible.

LA MÈRE. — Je t'en supplie, Claude, aie pitié de moi.

CLAUDE. — Tu sais bien que je ne peux t'aider. *(Un temps.)* Chacun meurt seul. Tous les tiens se rassembleraient maintenant autour de toi que tu serais seule pour toujours.

LA MÈRE. — Je ne mourrai pas. *(Se soulevant :)* Elle est solide, ta mère ! Ce coup n'est pas le dernier. *(Debout :)* Où est-elle ?

CLAUDE. — Mathilde ne reviendra pas.

LA MÈRE. — Alors... je vais la chercher. *(Elle s'appuie aux meubles, se traîne, essayant de gagner la porte.)* Rien que pour la punir, il faut... que je vive...

Mais elle est retombée sur le canapé, à bout de force. Elle parle de plus en plus faiblement.

CLAUDE. — Songe plutôt à lui pardonner.

LA MÈRE. — Jamais.

CLAUDE. — C'est l'heure, cependant. Quelles que soient tes erreurs et les siennes, voici l'heure où ceux qui se sont déchirés s'accusent de leurs fautes et signent la paix.

LA MÈRE. — Pas moi.

CLAUDE. — Es-tu certaine de ne pas implorer avant peu cette pitié que tu lui refuses ?

LA MÈRE. — Je ne crois plus en Dieu depuis ta mort.

CLAUDE. — L'essentiel n'est pas de croire ou de nier, c'est d'agir avec des sentiments chrétiens. En ce moment, Mathilde court vers de nouvelles épreuves. Souhaite-lui de les surmonter.

LA MÈRE. — Je mentirais.

CLAUDE. — Et tu t'étonnes que parfois je t'aie moins aimée ?

Un temps.

LA MÈRE. — Ecoute... Je suis incapable de me lever, bientôt je ne pourrai plus parler... mais... j'ai encore toute ma tête. A ma place, on doit se montrer prudent... charitable ; il est possible que je ne sois qu'au début de mes peines et qui sait... ce qui m'attend de l'autre côté ! Eh bien... quoi qu'il arrive... je répéterai... que Mathilde nous a trahis. Je ne lui pardonnerai... jamais ! *(Un silence.)* Tu m'en veux... n'est-ce pas ?

CLAUDE. — Il n'y a que ta mort devant toi.

Un silence.

LA MÈRE. — C'est étrange... Je ne souffre plus.

CLAUDE. — Comme tous les mourants : ils s'apprêtent au silence. Ce cœur qui bat depuis soixante-cinq ans n'a plus que quelques gouttes de sang à te donner. *(Un temps.)* Son chagrin finit avec lui.

LA MÈRE. — Non...

CLAUDE. — Ton fils rentre de classe pour la dernière fois. Pour la dernière fois, tu le prends sur tes genoux. « En ai-je corrigé des devoirs, attendu des retours... » Ton fils est malade... Et voici que je meurs pour la dernière fois. *(La Mère fait un geste de la main.)* Quel mot veux-tu dire ? Moi-même je ne l'entends plus.

LA MÈRE. — Claude...

CLAUDE. — Encore quelques secondes... Les yeux sont clos, les mains jointes pour garder jusqu'au bout le nom qu'elle oublie. *(Un silence.)* Et sur ce grand sommeil où nous dormons ensemble un rideau tombe lentement.

RIDEAU

L'HEURE SONNERA

Pièce en deux actes de CLAUDE SPAAK

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris le 15 septembre 1950 au Théâtre du Vieux-Colombier, dans une mise en scène d'ÉMILE DARS, un décor de PAUL DELVAUX et avec la distribution suivante :

Giulio	*Yves DENIAUD*
L'Inspecteur	*Yves BRAINVILLE*
Barossi	*Émile DARS*
Marco	*Jean MUSELLI*
Carlotta	*MONA-DOL*
L'Homme	*Roland ALEXANDRE*
Le Policier	*Paul HENRI*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1950 by Claude SPAAK.

Supplément au N° 269 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

ACTE PREMIER

A Fondo, petite ville d'Italie, en 1935. Modeste café : comptoir de bois, deux ou trois tables, des chaises de paille. Dans le fond, la porte de la rue et une fenêtre. Côté jardin, une porte vitrée qui donne sur un cellier. Côté cour, au second plan, quelques marches conduisant à l'étage. Au premier plan, un poêle et un vieux fauteuil.

Lorsque le rideau se lève il est 9 heures du soir. On entendra durant les deux premières scènes le bruit lointain de la foule et, plus précis, à la radio, le bruit de la même foule qui attend sur la place le discours de Roberto. En scène, Giulio, qui bavarde avec l'inspecteur, accoudé au comptoir; Barossi fume sa pipe à l'une des tables, Marco fait ses devoirs.

GIULIO, *réglant la radio.* — Ils en font du bruit!

L'INSPECTEUR. — Ça t'étonne ? La place est remplie et le monde continue d'arriver.

GIULIO. — Ils écouteraient aussi bien le discours à la radio.

L'INSPECTEUR, *riant.* — En buvant ta piquette !

GIULIO. — Les affaires ne marchent pas tellement.

L'INSPECTEUR. — Ce que le monde demande, c'est de voir Roberto en chair et en os.

GIULIO, *lui montrant un journal.* — Il n'a pas l'air commode.

L'INSPECTEUR. — Un agneau ne serait pas secrétaire du parti. Depuis que Roberto est à Modène, on tremble devant lui, même aux faisceaux.

GIULIO. — Tu n'as pas à trembler si tu es en règle. Ainsi, moi, je paie mes cotisations à l'avance, je surveille les clients. Jamais une histoire, un qui parle de travers. Sinon je le prierais de sortir.

BAROSSI. — Votre devoir n'est pas de mettre à la porte un opposant : vous devez le dénoncer à la police.

GIULIO, *sceptique.* — Oh !...

L'INSPECTEUR. — Barossi a raison. Laisser courir ces gens-là est un crime contre l'État. Tu deviens leur complice.

BAROSSI. — Et vous seriez fusillé sans jugement.

GIULIO, *à l'Inspecteur.* — Pardon. Qu'un opposant se présente, avant de t'appeler je lui casse une bouteille sur le nez.

L'INSPECTEUR, *riant.* — Une vide, Giulio !

GIULIO, *de même.* — Rassure-toi !

Marco se lève et ferme la radio.

L'INSPECTEUR. — Tu fermes la radio ?

MARCO. — On connaît la chanson. J'ai mes devoirs à finir.

GIULIO. — D'abord, tu pourrais parler correctement : Roberto n'est pas un ténor. *(Il rallume la radio.)* Et les devoirs peuvent attendre, n'est-ce pas, monsieur l'Instituteur ? *(A l'Inspecteur :)* Heureusement que tu nous connais.

Un temps.

L'INSPECTEUR. — Ton fils n'est plus un gamin...

GIULIO. — A son âge on n'est pas responsable. Encore un verre ? C'est ma tournée.

Il remplit les verres.

L'INSPECTEUR. — Merci. *(Un temps.)* Tout de même, je l'enverrais là-bas. Son absence le fera remarquer.

GIULIO. — Marco relève des oreillons.

L'INSPECTEUR. — Il retourne en classe, et celle de ce soir vaut le déplacement.

GIULIO, *à Marco.* — Eh bien, qu'attends-tu ? Il est moins dix. Tu as juste le temps d'y aller.

MARCO. — Je n'irai pas.

Giulio lève la main pour le frapper.

L'INSPECTEUR. — Laisse. *(A Marco :)* Es-tu inscrit aux Jeunesses ?

GIULIO. — Evidemment.

L'INSPECTEUR. — Ta place est au pied de l'estrade ou sur le parcours à faire la haie. Chacun de nous est mobilisé aujourd'hui.

MARCO. — Y êtes-vous, au pied de l'estrade ?

L'INSPECTEUR. — Je suis de service...

MARCO. — ... au café.

GIULIO. — Tonnerre !

L'INSPECTEUR. — Laisse, te dis-je. *(A Marco :)* On t'a parlé de Roberto ? Tu sais qu'il est un de nos plus vieux militants ; un de ceux de la marche sur Rome, en 22 ? C'est un gros bonnet du parti. Il vient donner un meeting à Fondo, et toi, tu restes à la maison ? Je ne te comprends pas. A moins...

MARCO, *agressif.* — Dites-le.

L'INSPECTEUR, *doucement.* — A moins que tu ne partages pas nos opinions.

Marco s'est dressé.

BAROSSI. — Marco ! *(Un temps.)* L'inspecteur a raison. Va.

Un silence.

MARCO. — Oui, monsieur Barossi.

Il prend sa casquette au portemanteau et sort.

GIULIO, *levant les bras.* — Mais qu'est-ce qu'il a ?

L'INSPECTEUR. — Ouvre l'œil.

GIULIO. — Je lui flanquerai une raclée à son retour.

BAROSSI. — Vous aurez tort.

L'INSPECTEUR. — Non, tu feras bien. Plus tôt on les mâte, mieux ça vaut. Si le tien rue dans les rangs, il n'y a qu'à le corriger en famille avant que d'autres ne s'en chargent.

BAROSSI. — Marco vous a obéi.

L'INSPECTEUR. — Aujourd'hui, ce n'est pas suffisant. Il faut être d'accord.

BAROSSI. — Je n'explique jamais le pourquoi des choses à mes élèves à coups de trique. J'essaye de les convaincre en discutant avec eux.

GIULIO. — La méthode se défend.

BAROSSI. — Est-ce qu'on dresse un enfant comme un chien ?

GIULIO. — Un homme non plus.

L'INSPECTEUR. — Giulio !

GIULIO, *battant en retraite.* — Oh, je lui flanquerai quand même une raclée...

Un temps.

L'INSPECTEUR. — Vous parlez bien, monsieur Barossi. Mais attention. Nous n'aimons pas les bavards au parti.

BAROSSI. — N'oubliez pas que nous sommes ici pour entendre un discours !

Ils rient. Giulio lève son verre, les autres l'imitent.

GIULIO, *à l'Inspecteur.* — A la tienne.

L'INSPECTEUR. — A la vôtre.

BAROSSI. — Et vive Roberto.

Entre Carlotta.

CARLOTTA. — Où est Marco ?

GIULIO. — Où veux-tu qu'il soit ? Avec les autres.

CARLOTTA. — Tu lui avais défendu de sortir.

GIULIO. — Elle est raide, celle-là ! Je défends à mon fils de faire son devoir ? Messieurs, vous êtes juges...

L'INSPECTEUR, *à Carlotta.* — On vous le rendra votre poussin.

GIULIO. — Exactement. Tu es une mère poule. *(Aux autres :)* Elle gâterait son enfant à toujours le couver.

CARLOTTA. — Je n'aime pas qu'il sorte la nuit.

L'INSPECTEUR. — Cette nuit... *(Il la prend par la taille.)* Marco risque seulement qu'on l'écrase un peu dans la foule.

Carlotta se dégage.

GIULIO. — Ce qui lui fera les pieds.

L'INSPECTEUR. — Et lui meublera la cervelle. *(Musique militaire à la radio.)* Faut que les gens patientent. Ils sont au moins deux mille là-bas.

CARLOTTA, *à Barossi.* — N'y a-t-il aucun danger ?

L'INSPECTEUR, *riant.* — A peine s'il y a de la police. Quelle réponse à ceux qui prétendent que le régime est discuté. Voyez à Fondo : tout le monde est fasciste.

GIULIO. — Nous les premiers.

L'INSPECTEUR, *à Carlotta.* — La place est éclairée aux lampions. Ça ne vous dit rien d'aller jusque-là ? Je vous conduirais.

CARLOTTA. — Merci.

L'INSPECTEUR, *à Giulio.* — Tu serais jaloux ?

GIULIO. — Crétin !

L'INSPECTEUR, *à Carlotta.* — Alors ?

CARLOTTA. — Je veux attendre le petit.

Rumeur plus forte venant de la rue.

GIULIO, *sur le seuil du café.* — La voiture de Roberto tourne le coin de la rue. Ah, ils sont chauds ! *(A Barossi.)* J'ai oublié de sortir mon drapeau !

L'INSPECTEUR, *à Carlotta.* — Venez...

CARLOTTA. — Non.

L'INSPECTEUR. — Dommage... J'ai de la sympathie pour vous, Carlotta... enfin... du sentiment.

CARLOTTA. — Ça vous passera.

GIULIO, *revenant.* — Il doit être arrivé. *(A Carlotta :)* Avance des chaises. Moi, si je devais parler en public, je crèverais de peur.

L'INSPECTEUR. — Trouillard. Tu vas voir comment Roberto s'y prend pour fignoler un discours. Il part mollo. Tu te dis : « Il cherche ses phrases », puis vlan ! la pompe est amorcée et tu es pris. Il t'enfonce ses idées dans le crâne à coups de maillet.

GIULIO. — Je suis rallié d'avance.

L'INSPECTEUR. — Bien sûr, mais après, tu sais pourquoi.

CARLOTTA. — Ecoutez.

A la radio les clameurs redoublent.

L'INSPECTEUR. — Le voilà. *(Il s'assoit.)* Tiens, c'est comme si j'étais dans mon fauteuil au cinéma.

GIULIO, *à Barossi qui regarde dans la rue.* — Approchez.

L'INSPECTEUR, *à Carlotta.* — La foule l'acclamerait jusqu'à demain.

GIULIO. — Ils vont faire péter le micro !

Les acclamations s'achèvent peu à peu.

L'INSPECTEUR. — Et maintenant, silence. *(Barossi regarde toujours dans la rue. Long silence. Puis un bruit sourd à la radio. Un bref silence. Et de nouveau une formidable clameur. Ils se sont tous levés et parlent très vite.)* Les vaches !

CARLOTTA. — Qu'est-ce qui arrive ?

GIULIO. — Je ne sais pas.

L'INSPECTEUR. — C'est une bombe.

GIULIO. — Quoi ?

L'INSPECTEUR. — Une bombe, sur la place.

CARLOTTA. — Où est Marco ?

L'INSPECTEUR. — Ah, les vaches ! S'ils ont eu Roberto, gare à eux !

Il sort en courant.

GIULIO, *à Carlotta.* — Où vas-tu ?

CARLOTTA. — Chercher le petit.

GIULIO. — Tu es folle ? Au milieu de cette foule !

CARLOTTA. — Je dois y aller.

BAROSSI. — Giulio a raison, Carlotta. Attendez-le ici.

CARLOTTA. — L'Inspecteur a parlé d'une bombe.

BAROSSI. — Sur la place. Marco n'a pu arriver jusque-là.

GIULIO. — C'est clair.

CARLOTTA. — Et s'il y a des bousculades ?

GIULIO. — Tu risques un accident.

CARLOTTA. — Lui pas ? *(Elle décroche son châle.)* Envoie-le coucher s'il rentre avant moi.

GIULIO, *la suivant.* — Bon. *(Sur le seuil de la porte, il crie :)* Carlotta... Sois prudente. *(Il la regarde s'éloigner, puis baisse le rideau de fer du café. L'Instituteur s'est assis à une des tables et bourre lentement sa pipe. Giulio fermant la porte :)* Ah ! c'est du beau travail.

BAROSSI. — Il fallait s'y attendre.

GIULIO. — Voilà notre veine : la bombe éclate à Fondo.

BAROSSI. — Consolez-vous, on l'a entendue dans toute l'Italie.

GIULIO. — N'y a qu'un dégueulasse pour faire un coup pareil.

BAROSSI. — Pourquoi ?

GIULIO. — Comment, pourquoi ? S'attaquer au

secrétaire du parti ! Vous posez de drôles de questions.

BAROSSI. — C'est parce qu'il est secrétaire du parti qu'on lui a réglé son compte.

GIULIO. — Et vous trouvez normal de supprimer un homme pour ses opinions ?

BAROSSI. — Que fait Roberto depuis quinze ans ?

GIULIO, *méfiant.* — Dites donc !...

BAROSSI. — La police n'hésitera pas à tuer son meurtrier.

GIULIO. — Tant mieux.

BAROSSI. — Oui... tant mieux... *(Un temps.)* ... car ce serait moche, pour lui, de tomber entre leurs mains. On connaît leur manière. Et pour finir... *(Un temps.)* Avant de jeter la bombe, il savait où son geste pouvait le mener. Ce n'est pas sur un ordre qu'il l'a jetée, mais librement, en acceptant les risques. *(Un temps.)* Vous appelez ça un dégueulasse ?

GIULIO. — Je répète qu'on ne supprime pas quelqu'un pour ses idées. Si les uns agissent comme des brutes, les autres ne doivent pas les imiter.

BAROSSI. — Roberto et sa bande sont des brutes ?

GIULIO. — Je ne dis pas cela.

BAROSSI. — D'autres le pensent.

GIULIO. — Je ne veux pas les connaître.

BAROSSI. — Ils sont nombreux à Fondo.

GIULIO. — Eh bien, ils n'entreront pas ici.

BAROSSI. — On ne répond que de soi, Giulio. Et encore !

VOIX A LA RADIO. — « Nous nous excusons auprès des auditeurs de ne pouvoir assurer la diffusion du meeting donné par le camarade Roberto Cazzoli à Fondo. Nos émissions, interrompues sur l'ensemble du réseau d'Emilie, seront reprises dans un moment. »

BAROSSI, *fermant la radio.* — Ils n'osent pas encore annoncer la nouvelle. *(Il entr'ouvre la porte du café.)* Les gens rentrent chez eux. *(Un coup de feu au loin. Barossi, se retournant :)* Avez-vous entendu ?

GIULIO. — On dirait des coups de feu.

BAROSSI, *nerveux.* — Les flics ont tiré.

GIULIO. — Sur la foule ?

BAROSSI. — Mais non, sur l'homme. L'homme a dû lancer la bombe d'une fenêtre donnant sur la place.

GIULIO. — Y a des gens qui n'ont pas froid aux yeux.

BAROSSI. — Il a une chance de s'en tirer.

GIULIO. — Pensez-vous !

BAROSSI. — En attendant, on ne l'a pas arrêté.

Bruit de klaxons qui se rapproche. Des voitures passent dans la rue.

GIULIO. — V'là les cars de police : l'endroit sera cerné en moins de deux. *(Sursautant :)* Et Carlotta ? Où est-elle ? *(Un temps.)* Vous parliez du petit tout à l'heure.

BAROSSI, *distrait.* — A propos ?

GIULIO. — De ceux qui ne sont pas d'accord.

BAROSSI. — Marco change beaucoup.

GIULIO, *agressif.* — Et vous l'encouragez ?

BAROSSI. — Je le freine plutôt ; il commettrait des imprudences.

GIULIO, *de même.* — C'est ce que je dis. Au lieu de le mettre dans le droit chemin, vous en faites un je ne sais quoi, et ce gamin m'attirera des embêtements.

Nouveaux coups de feu.

BAROSSI, *la tête dans les mains.* — Nom de D...

GIULIO, *s'emportant.* — Oui, nom de D... ! Continuez : mon garçon finira comme celui-là, avec douze balles dans la peau.

BAROSSI. — Ça se paie avec des morts, la liberté.

GIULIO. — Nous y sommes, toujours les grands mots, les bobards pour attraper les petites gens. Je vous le demande, qu'est-ce qu'ils en feront de votre liberté ? Ils en veulent, peut-être ! Regardez-les, le dimanche tourner en rond. Ils s'emmerdent en pensant : vivement la semaine, qu'on soit occupé.

BAROSSI. — Etre libre, pour vous, c'est se tourner les pouces ?

GIULIO. — Non. Mais n'empêchez pas le monde de travailler, d'aller au cinéma ou de bouffer ce qu'il lui plaît : le monde est content.

BAROSSI. — S'il n'est pas exploité.

GIULIO. — L'ouvrier se plaint toujours.

BAROSSI. — Et les petits patrons ?

GIULIO. — Là, c'est différent : nous avons trop de charges.

BAROSSI. — En réalité, personne n'est satisfait.

GIULIO. — Vous apportez la solution ?

BAROSSI. — Ce serait un commencement que de pouvoir protester.

GIULIO. — Et allez donc ! Des grèves, du désordre ! Non et non. L'homme doit être commandé. Des gens avertis réfléchissent à ma place, ils savent ce qu'ils font et je ne vais pas discuter avec eux.

BAROSSI. — A la condition de rester maître chez vous.

GIULIO. — Je le suis.

BAROSSI. — Vous aviez défendu à Marco de sortir... Peu importe la raison : c'est le père qui décide. Mais voilà ! De soumission en soumission, vous êtes contraint dans votre famille d'obéir aux ordres du parti.

GIULIO. — Obéir ? Je l'envoie s'instruire, mon gamin...

BAROSSI. — ... en lui rappelant que son devoir est de dénoncer un opposant ? *(Silence. Giulio, gêné, baisse la tête.)* Vous seriez incapable d'une saleté pareille ; n'empêche qu'on l'exige de vous. Et tout se tient : en vous mobilisant, le parti vous retire jusqu'au droit d'avoir une conscience. *(Coups de feu encore. Barossi s'approche du comptoir.)* J'ai soif.

GIULIO, *remplissant les verres.* — Une chasse à l'homme me donne autant qu'à vous l'envie de dégueuler.

BAROSSI. — Quand elle passe sous vos fenêtres. Sinon, vous vous en foutez.

GIULIO, *protestant.* — Hé là !

BAROSSI, *violemment.* — Qu'espérez-vous en ce moment ? Qu'on l'arrête. Ou qu'il crève sans vous attirer d'histoire. Les coups de feu empêchent Giulio de dormir, mais pas le régime et ses saloperies.

GIULIO, *résigné.* — Faites-le sauter ! Je veux bien, moi. Et après ? Nous devenons communistes ?

BAROSSI. — Par exemple.

GIULIO. — Dans ce cas, je préfère un truc que je connais déjà.

BAROSSI. — On s'en doutait : « Le cancer me rongera jusqu'à l'os, mais j'aime mieux claquer sans appeler le chirurgien. »

GIULIO. — Personne n'inquiète ici ceux qui se tiennent peinards.

BAROSSI. — Tandis qu'avec les communistes, vous serez liquidés ! Il n'y aura plus de petites gens qui gagneront leur pain chez les communistes ! Nous fermerons les cafés !

GIULIO. — On ne sait jamais.

BAROSSI. — Expliquez-moi ce que vous perdrez avec un changement de régime.

GIULIO. — Il m'apportera quoi ? « La Liberté ? »

BAROSSI. — Non. Mais la dictature d'une majorité.

GIULIO, *méfiant.* — Est-ce que j'en serai, moi, de votre majorité ? Avec ceux d'aujourd'hui, je ne m'enrichis pas, mais je garde au moins mes trois sous.

BAROSSI. — Ils vous seront utiles quand l'État s'occupera de vos besoins.

GIULIO. — Si quelqu'un doit s'occuper de moi, je compte sur Giulio.

Nouveaux coups de feu, violents et plus proches.

BAROSSI. — Lui mourrait pour vous...

Il se détourne. Un silence.

GIULIO. — Je ne suis pas mauvais, monsieur Barossi ; on ne m'a jamais vu du côté de la police ; faut pas me calomnier. Seulement, je n'ai pas vos idées. Les soviets n'amèneront pas le bonheur à Fondo.

BAROSSI. — Ce serait déjà quelque chose que d'y travailler.

GIULIO. — Pour l'an 2000. Merci. Je serai refroidi.

BAROSSI. — Et Marco ? *(Un temps.)* Son avenir ne vous intéresse pas ?

GIULIO. — Si...

BAROSSI. — Ils vous disent : « Allez voir à Moscou. Vous trouverez là-bas des riches et des pauvres. Une rigolade que leur égalité. » Tiens donc. Pourquoi les bons éléments seraient-ils sur le même pied que les incapables ? Ce qui est juste, c'est le même point de départ. Ensuite, chacun payé d'après son rendement.

GIULIO. — D'accord.

BAROSSI. — Alors ne vous étonnez plus qu'un jeune marche avec nous.

GIULIO. — Les autres ne se laisseront pas faire.

BAROSSI. — Bonne raison de se croiser les bras.

GIULIO. — Je serais plutôt pour... des arrangements...

BAROSSI. — ... et le *statu quo,* avec de petites réformes, de quoi désunir l'opposition. Non, Giulio. Aujourd'hui, on est de leur côté ou du nôtre : il faut choisir, mais celui qui voudrait se loger entre les deux est aplati d'avance.

GIULIO, *soupirant.* — Quand même... les communistes ! *(On frappe au volet.)* Voilà Carlotta. *(Il ouvre la porte. Sa femme entre avec Marco.)* Eh bien, ne vous pressez pas !

CARLOTTA. — La police a dressé des barrages. On ne passe plus qu'en montrant ses papiers.

GIULIO. — Naturellement, tu n'avais pas les tiens.

CARLOTTA. — L'Inspecteur a répondu de nous.

GIULIO. — Il est brave celui-là.

MARCO. — J'ai vu la bombe éclater, monsieur Barossi. En plein sur l'estrade. Roberto est reparti les pieds en avant.

GIULIO, *agressif.* — Bravo ! Je me sens « libéré ».

MARCO. — Oh ! je t'assure que les gens ne pleuraient pas.

GIULIO. — Car la foule n'était venue que pour voir éclater vot' pétard !

CARLOTTA, *qui s'installe à une table avec son tricot.* — Heureusement, il n'y a pas eu d'autres victimes.

BAROSSI. — Et... le meurtrier ?

MARCO. — En fuite.

BAROSSI. — La police a tiré...

MARCO. — Sans l'avoir.

GIULIO. — Qu'en sais-tu ?

MARCO. — On l'a vu s'échapper du côté de la rivière.

CARLOTTA. — Les Rocco prétendent que ce n'est pas quelqu'un du pays.

GIULIO. — J'aime mieux ça.

MARCO. — De Fondo ou d'ailleurs, son coup a réussi.

GIULIO. — Gentiment. Le coupable détale et les innocents payent l'addition. Attendez les représailles.

CARLOTTA. — Tout le coin est cerné.

GIULIO. — Ils le prendront sûrement. *(Regard vers Barossi :)* Enfin... c'est à craindre.

MARCO. — J'espère que non.

GIULIO, *furieux.* — Parce que monsieur est du parti des anarchistes ? Monsieur voudrait descendre dans la rue avec sa mitraillette ? Idiot.

CARLOTTA. — C'est un enfant...

GIULIO. — ... qui n'en est pas à sa première imprudence.

MARCO, *à Barossi.* — Papa est au courant ?

GIULIO. — De quoi ? Je ne sais rien et ne veux rien savoir. Va te coucher.

CARLOTTA. — Le petit est très excité...

GIULIO. — Alors, qu'il se calme... et termine ses devoirs. *(A Barossi :)* Vous, naturellement, vous rigolez.

CARLOTTA. — Monsieur Barossi est de ton avis.

GIULIO. — Crois-tu ? Si je l'écoutais, je fabriquerais des bombes à longueur de journée. Mon café deviendrait le P. C. du P. C. Mais retenez bien ceci, vous autres : à l'avenir, on ne parlera plus politique devant moi.

CARLOTTA. — Tu as raison.

GIULIO. — C'est facile d'être pour « la révolution » quand on n'a pas de femme et de gosse. *(A Barossi :)* Où sont vos responsabilités ? *(Aux autres :)* Il n'a pas de devoirs envers une famille, lui !

BAROSSI, *doucement.* — Le meurtrier de Roberto a une femme et deux enfants.

GIULIO. — Quoi ?

CARLOTTA. — Deux enfants ?

GIULIO. — Qu'en savez-vous ?

BAROSSI. — Je le connais.

Un temps.

GIULIO. — Foutez le camp !

CARLOTTA. — Giulio !

GIULIO. — Foutez le camp !

CARLOTTA. — Pourquoi ?

GIULIO. — Est-ce que tu te figures que je vais fréquenter un bonhomme qui peut être dénoncé d'une seconde à l'autre ? *(Marco s'est placé aux côtés de Barossi.)* Qu'on l'arrête, son ami sera cuisiné, non ? Il donnera Barossi.

MARCO. — Tu es dégoûtant.

GIULIO, *marchant sur Marco.* — Morveux !

MARCO. — Tu me dégoûtes.

Giulio l'empoigne et le frappe.

CARLOTTA. — Arrête, voyons.

Elle parvient à lui arracher le gamin, qui sort en courant. Giulio s'assied et s'éponge le front. Sa femme pleure... Un long silence. Barossi s'approche de Carlotta, lui met la main sur l'épaule.)

BAROSSI. — Les gens qui ont peur ne savent plus ce qu'ils font. Il faut l'excuser.

GIULIO, *à voix basse.* — Je vous ai dit de foutre le camp.

Un temps.

BAROSSI. — Bonsoir, Carlotta.

CARLOTTA, *lui ouvrant la porte.* — A demain.

Nouveau silence, durant lequel Carlotta range le café. En passant près de Giulio, elle l'embrasse, puis continue son travail.

GIULIO, *avec effort.* — Je regrette...

Un temps.

CARLOTTA. — Je le sais bien.

GIULIO. — On ne devrait jamais battre les enfants... *(Un temps.)* Si j'allais l'embrasser ?

CARLOTTA. — A ta place, je ne ferais pas trop de sentiment avec lui.

GIULIO. — Toi aussi, il t'inquiète ?

CARLOTTA. — Une mère est toujours inquiète.

GIULIO. — Est-ce que Marco t'a fait des confidences ?

CARLOTTA. — J'ai deviné.

GIULIO, *plus fort.* — Quoi ? A seize ans, il n'est tout de même pas un chef de bande !

CARLOTTA. — Ne t'énerve plus. Marco a de la sympathie pour les idées de l'instituteur. Cela ne va pas plus loin... actuellement.

GIULIO. — Et tu approuves ?

CARLOTTA. — Je voudrais qu'il soit heureux.

GIULIO. — Il n'en prend pas le chemin. Sinon ça lui suffirait de vivre tranquillement avec nous. Après l'école, je l'enverrais à Modène : il deviendrait quelqu'un...

CARLOTTA. — Pour lui, il y a des choses plus importantes.

GIULIO. — Jeter des bombes !

CARLOTTA, *souriant.* — Quand il était petit, tu t'affolais déjà. Souviens-toi. Tu répétais toujours : « Ne cours pas, attention, tu attraperas du mal ». Je tremblais aussi... mais j'étais encore plus fière d'avoir un garçon batailleur.

GIULIO. — Aujourd'hui le danger est autrement sérieux.

CARLOTTA. — Tu me reprochais tout à l'heure de le couver.

GIULIO. — Devant l'inspecteur !

CARLOTTA. — Qu'espères-tu ? Le tenir en laisse ? Nous n'en ferons qu'un révolté et ce sera pire.

GIULIO. — As-tu réfléchi où cela nous entraîne ?

CARLOTTA. — Si tu nous mettais en danger en faisant ton devoir, je ne te le reprocherais pas.

GIULIO. — Tu le dis parce qu'avec moi le risque est nul.

CARLOTTA, *moqueuse.* — Sait-on jamais !

GIULIO. — Je suis lâche, peut-être ?

CARLOTTA. — Non, mais tu irais loin pour t'éviter des ennuis.

GIULIO. — Explique.

CARLOTTA. — M'aimes-tu ?

GIULIO. — En voilà une question !

CARLOTTA. — Alors, pourquoi fermes-tu les yeux quand l'inspecteur me raconte des sottises ?

GIULIO. — ...

CARLOTTA. — Il ne m'a pas demandé, ce soir, de sortir avec lui ? Tu vois qu'il me prend par la taille...

GIULIO. — Salaud !

CARLOTTA. — Oui, salaud, quand il n'est pas là ! devant lui, tu files doux. Sait-on jamais ce qu'un policier pourrait t'attirer comme embêtement dans tes affaires ?

GIULIO. — Là, tu exagères !

CARLOTTA, *émue.* — Ecoute, Giulio. Nous ne sommes pas mariés d'aujourd'hui. Pour un tas de gens, ce serait une raison de s'aimer moins. Pour ta femme, c'est le contraire. Car plus nous allons, plus je tire de souvenirs après moi.

GIULIO. — Je suis pareil.

CARLOTTA, *de même.* — Alors tu dois comprendre que sur l'essentiel on ne peut transiger. Ça peut coûter cher, mais sans honneur la vie serait tout de même impossible.

GIULIO. — Tu as raison. *(Bombant le torse :)* A l'avenir je ne laisserai plus rien passer à ce séducteur. Oh ! la ! la ! Quant au gosse... Enfin, Lolotte, regarde autour de toi. Dans chaque famille il y en a de mobilisés, en prison, en... Ethiopie ! Des jeunes qui se cachent et d'autres qui font les malins dans les sections du parti. Nous passons au travers... On n'est pas bien ? Bon Dieu, il faut avoir le goût de se mouiller quand il pleut pour sortir sans parapluie. *(Carlotta rit.)* Ne ris pas. J'attends pour devenir un héros qu'on me donne une raison de lui sacrifier notre tranquillité. Là-dessus, fini. Marco m'obéira.

CARLOTTA, *se levant.* — Tu es le maître.

Elle range son ouvrage. Comme elle va sortir, Giulio l'arrête.

GIULIO. — Ne boude pas. Je lui parlerai demain. Au fond... *(Baissant la voix.)* ... je suis un peu communiste. Demandé à Barossi. Qu'il aille piano, ton fils, on pourra causer... entre nous.

CARLOTTA. — Bonsoir.

Elle monte l'escalier.

GIULIO. — Attends-moi. *(Embarrassé :)* J'ai envie de... te faire oublier l'inspecteur...

CARLOTTA. — Tu choisis une bonne nuit.

GIULIO. — Quand il y a de l'orage dehors, on est douillet chez soi !

CARLOTTA. — Non.

Elle sort. Giulio la regarde s'en aller, puis hausse les épaules.

GIULIO. — Bon. Le cocher c'est Giulio. Et Giulio empêchera la voiture de verser.

Il s'assied dans le fauteuil après avoir ouvert la radio. On entend la voix du speaker.

La Voix. — « ... transporté au siège du parti, il expirait peu après. A l'heure où nous parlons Roberto repose dans une chapelle ardente improvisée à la hâte. Une foule énorme stationne sur la place du marché. S'il est vrai que le meurtrier a fui, profitant de l'affolement qui suivit l'attentat, son arrestation est imminente ; chaque rue, chaque pont, chaque issue de Fondo sont gardés. Dût-on fouiller la ville maison par maison, le misérable tombera entre nos mains. Le misérable ? Entendons-nous. Ce crime ne saurait être l'œuvre d'un seul. Derrière celui-ci nous retrouvons, une fois de plus, les communistes, leurs méthodes, leur volonté de jeter le pays dans l'aventure et le désordre. Aussi n'est-ce pas seulement le meurtrier de Roberto, mais les hommes dont il fut l'instrument que nous démasquerons. Pour celui qui a commis l'attentat, pour ceux qui ont armé son bras, pour ceux qui de près ou de loin en sont les complices, nous exigeons la mort. A nous, camarades du parti, de frapper les coupables : que l'un d'eux nous échappe, Roberto ne serait pas vengé. *(Un temps.)* Ne quittez pas l'écoute. *(Un temps.)* Quelques nouvelles. Les faisceaux de Modène se réunissent. Ils mettront au point dans la nuit des mesures destinées à assurer la sécurité de la province. *(La voix baisse doucement. Guilio se lève, donne une tape à son poste pour le ranimer.)* A Fondo, plusieurs suspects sont arrêtés... *(La voix baisse davantage.)* Il est à prévoir dans les jours à venir... »

Le poste s'est tu. Giulio le secoue vainement.

Giulio. — Quelle casserole ! *(Il tourne les boutons. Un silence.)* Plus rien à en tirer. *(Il ferme le poste et bâille.)* Ah ! c'est mon heure. *(Giulio éteint l'électricité. Une seule lampe demeure allumée derrière le comptoir. Comme il va pour l'éteindre, un bruit venant du cellier se fait entendre, le bruit d'une caisse qui tombe. Giulio tend l'oreille, inquiet. Une plainte... Il prend son revolver dans le tiroir du comptoir et s'avance vers la porte.)* Qui est là ? *(Un temps.)* Je vous ai entendu. Haut les mains et sortez. *(Silence. La porte s'ouvre lentement. L'Homme paraît.)* Qui êtes-vous ? *(L'Homme se tait.)* Je le sais, mais que fichez-vous là ?

L'Homme. — Je me suis caché.

Giulio. — Dans mon cellier ! *(Mouvement de l'Homme.)* Je tire si vous baissez les mains. *(L'Homme s'appuie contre le mur.)* Vous êtes blessé ?

L'Homme. — Au bras.

Giulio. — Pourquoi entrez-vous chez moi?

L'Homme. — On me poursuivait.

Giulio. — C'est une raison ?

L'Homme. — Laissez-moi souffler un peu...

Giulio. — Pas une minute. Vous comprenez ce que je dis, non ? Décampez et tout de suite.

L'Homme. — Comme vous voudrez.

Il se relève péniblement.

Giulio. — Il ne manquerait plus que ça ! Je fume la pipe au coin de mon feu et ce paquet me tombe sur le dos sans crier gare ! Est-ce que je vous connais ? Vos histoires ne m'intéressent pas. Si la police vous court après, allez plus loin, mais ne compromettez pas un honnête commerçant. *(L'Homme chancelle. Giulio le retient.)* Ah ! le chameau... il tourne de l'œil. *(Il l'étend sur une banquette.)* Que vais-je en foutre, bon D... ! *(Au pied de l'escalier, il va appeler Carlotta, mais se ravise.)* Non, pas de femme là-dedans. *(Il remplit un verre.)* Buvez. Allons, je vous dis de boire un coup. *(L'Homme boit. Un silence.)* Ça va mieux ?

L'Homme. — Oui.

Giulio. — Vous saignez drôlement.

Il lui passe une serviette.

L'Homme. — Ils m'ont eu.

Giulio. — Attendez la suite. Le coin est cerné. *(Un temps.)* Je ne peux pas vous garder : la police visitera sûrement mon café. *(Un temps.)* Oh ! vous pouviez tomber plus mal. J'en connais qui vous livreraient illico. Seulement... je ne peux pas vous garder.

L'Homme. — La rue est par là ?

Giulio. — Surveillée. Je vous conseille de reprendre le même chemin.

L'Homme. — Quand j'ai sauté le mur la police arrivait.

Giulio, *nerveux*. — On vous a vu ?

L'Homme. — Ils seraient déjà là.

Giulio. — N'empêche qu'on vous renifle de mon côté.

L'Homme. — Que faire ?

Giulio. — Je m'en lave les mains. C'est vous le meurtrier.

L'Homme, *vivement*. — Roberto est mort ?

Giulio. — Oui.

L'Homme. — Ah !...

Il ferme les yeux.

Giulio. — Dites donc, vous tachez ma banquette. Retirez votre veste. *(Il l'aide.)* Je vous bande le bras et vous choisissez la sortie. Compris ? *(Durant les répliques suivantes, il lui bande le bras.)* J'en fais trop déjà. Qu'on l'apprenne et qui écopera ; c'est Giulio.

L'Homme. — Je sais me taire.

Giulio. — On dit ça ! *(Un temps.)* Ah ! vous avez un sacré culot. La bombe est tombée dans le mille.

L'Homme. — C'était une grenade.

Giulio. — Tiens ? *(Un temps.)* Avec des grenades nous pêchions en 22 chez les Autrichiens. Des Mills. Vous connaissez ?

L'Homme. — Non.

Giulio. — Pour l'amorçage, vous mettez le doigt dans la goupille en tournant. Le cœur me battait à chaque coup, mais au fond, y a pas de danger...

L'Homme. — Sauf pour les poissons...

Giulio, *riant*. — Ah ! je rigolais bien !

L'Homme. — Ce soir je ne riais pas.

Giulio. — J'imagine. Enfin... on ressent quoi ?

L'Homme. — Un mélange...

Giulio. — Expliquez.

L'Homme. — Quand Roberto est monté sur l'estrade, j'ai hésité en le voyant.

Giulio. — Pourquoi ?

L'Homme. — Il était plus petit que je ne croyais.

Giulio. — Le motif restait le même.

L'Homme. — Oui. Mais il devenait quelqu'un.

GIULIO. — Ça ne vous a pas empêché de l'expédier.

L'HOMME. — J'ai fermé les yeux : la grenade est partie toute seule.

GIULIO. — A part vot'courage ; je n'approuve pas.

L'HOMME. — Dites plutôt que j'avais peur.

GIULIO. — Vous ?

L'HOMME. — Si vous m'aviez vu détaler !

GIULIO. — Je comprends. Mais au moment de la lancer ?

L'HOMME. — Je craignais de manquer mon coup.

GIULIO. — Et avant ? A la maison. Vous aviez peur aussi ?

L'HOMME. — Ceux qui crânent chez eux ne font jamais rien.

GIULIO. — Je pense comme vous. Seulement... je ne peux pas vous garder.

L'HOMME, *debout.* — Tant pis.

GIULIO, *nerveux.* — C'est ça. Traitez-moi de haut. Vous estimez que, s'il le voulait, Giulio pourrait bien vous cacher.

L'HOMME. — Non.

GIULIO. — Car j'ai l'air d'un couillon ? On me l'a déjà dit. Mais vous oubliez le plus important, mon garçon : votre crime. Celui qui tue n'a rien à demander aux autres ; il se condamne lui-même et vous n'êtes qu'un assassin.

L'HOMME. — Roberto...

GIULIO. — ... était vivant. Il ne valait pas grand'chose, mais le salaud des salauds c'est toujours un homme. Et quand on a le sang d'un homme sur les mains on ne mérite aucune pitié.

L'HOMME. — Ouvrez la porte.

GIULIO, *s'emportant.* — « Plus petit que je ne croyais ! » Tu veux dire à ta mesure, avec une chaleur comme la tienne. Je ne suis qu'un bistro de seconde zone, mais je respecte mes pareils, moi ; je les juge sans les supprimer. Ce droit, personne ne l'a. Et tu ne vaux pas plus que le flic qui pense avec sa mitraillette, crapule.

L'HOMME. — Ouvrez la porte.

GIULIO. — Alors ? C'est toi qui commandes ici ?

Un silence.

L'HOMME. — Je veux sortir.

Un temps.

GIULIO. — Laisse-moi souffler. *(Un temps.)* Tu es marié...

L'HOMME. — Oui.

GIULIO. — Un gosse ?

L'HOMME. — Deux.

GIULIO. — Quel métier ?

L'HOMME. — Garagiste.

GIULIO. — Tu gagnes bien ?

L'HOMME. — Assez. Je t'en prie, camarade... séparons-nous.

GIULIO. — Ne m'appelez pas ainsi : je ne suis pas communiste.

L'HOMME. — Dans ce cas je vous compromets inutilement.

GIULIO. — Il fallait y penser plus tôt.

L'HOMME. — La police s'est peut-être éloignée.

GIULIO. — Elle ne vous lâchera plus.

L'HOMME. — Il reste un espoir.

GIULIO. — De crever. C'est le seul. De ce côté ou par là, vous serez pris.

L'HOMME. — Je n'ai plus le droit de demeurer.

GIULIO. — Vous n'aviez pas celui de venir. Mais le ballot que je suis ne devait pas non plus vous accueillir.

L'HOMME. — Ça signifie ?

GIULIO. — Que vous me possédez.

L'HOMME. — ... ?

GIULIO. — Etes-vous traqué ? Vos jours ne dépendent pas du geste que je vais faire ?

L'HOMME. — Ce n'est pas prouvé.

GIULIO. — Car vous êtes libre de vos mouvements ? Je l'ouvre, « ma » porte : ce ne sera pas comme si je tirais le pruneau que vous allez recevoir ?

L'HOMME. — Je ne vous en voudrai pas.

GIULIO. — Et ma conscience? Elle me fichera la paix, celle-là, quand ils vous auront abattu ?

L'HOMME. — Eux... Pas vous.

GIULIO. — Inutile d'expliquer à un type dans vot'genre que ça revient au même de supprimer quelqu'un ou de ne pas le sauver. Vous tuez Roberto au nom de vos principes, et moi, au nom des miens, je refuse de vous livrer.

L'HOMME. — Les voilà.

Giulio a saisi le bras de l'Homme. Silence. Des pas approchent. Bruit de coups frappés sur une porte.

GIULIO. — Ils sont chez le voisin. *(Un temps.)* La radio a dit qu'on fouillerait maison par maison... *(Un temps. Avec angoisse.)* S'ils vous trouvent, y me feront quoi ?

L'HOMME. — Le pire.

GIULIO. — Ah !...

Un temps.

L'HOMME. — Votre famille ne sera pas épargnée.

GIULIO, *vivement.* — J'ai aussi un gosse.

L'HOMME. — Vous voyez bien.

GIULIO. — Il n'y a qu'une chance sur mille de vous sortir de là. *(L'Homme se dirige vers la porte du cellier.)* Mais elle existe !

L'HOMME, *doucement.* — Lorsque je serai au bout du jardin, tirez en l'air : la police arrivera. Vous leur direz : « Quelqu'un voulait entrer chez moi et je l'ai manqué. » Vous serez en règle. De toutes façons, nous ne nous sommes jamais vus.

GIULIO. — Le malheur, c'est qu'on se connaît.

L'HOMME. — Au point de mettre en danger des innocents ?

GIULIO. — Ma femme et le petit ne me pardonneraient pas de vous lâcher.

L'HOMME. — Vous êtes responsable de leur vie.

GIULIO. — Et de la vôtre. Vous verrez un puits au bout du jardin. Il est vide. Le fond rejoint l'égout par un conduit assez grand pour vous cacher. Quand j'étais gamin, je fumais là. *(Bruit de pas qui approchent. Vivement :)* Ne bougez pas avant que je n'aille vous chercher.

L'HOMME. — Merci.

GIULIO. — Pas de quoi. Je ne peux faire autrement.

L'Homme sort.

UNE VOIX, *au dehors.* — Police. Ouvrez.

Des poings martèlent la porte.

GIULIO. — Voilà ! Je viens...

Il tire son trousseau, agit lentement pour gagner du temps et ouvre la porte. On l'entend dire :) Ah ! c'est toi.

VOIX DE L'INSPECTEUR. — Police.

GIULIO, *s'effaçant.* — Entrez.

L'INSPECTEUR. — J'ai l'ordre de fouiller la maison.

GIULIO. — Avec ou sans ordre, elle est à vous.

L'INSPECTEUR. — Tu n'as rien à signaler ?

GIULIO. — Rien.

L'INSPECTEUR. — Pas de venue suspecte ? Aucun étranger qui loge ici ?

GIULIO. — Non.

L'Inspecteur avance dans le café, regardant autour de lui. Un silence.

L'INSPECTEUR. — Tu te couches tard ?

GIULIO. — J'écoutais la radio.

Carlotta entre, venant de l'étage. Elle a jeté un manteau sur sa chemise de nuit.

CARLOTTA. — Qu'est-ce qui se passe ?

L'INSPECTEUR. — Excusez-nous. Nous devons visiter.

CARLOTTA. — Le petit dort.

GIULIO. — Et après ? Tu ne vas pas empêcher ces messieurs de faire leur devoir ? L'inspection se déroulera dans les règles.

L'INSPECTEUR, *à ses hommes.* — Montez.

GIULIO. — Voici mes clefs. La grosse ouvre la porte du grenier. *(Les deux hommes montent et sortent.)* Un verre ?

L'INSPECTEUR, *sans s'occuper de Giulio.* — Ne prenez pas froid. *(Un temps.)* Vous êtes en chemise...

CARLOTTA. — Est-ce le meurtrier que vous cherchez ?

L'INSPECTEUR. — Il n'est pas loin.

GIULIO. — Tu veux rire.

L'INSPECTEUR. — J'en ai l'air ? *(A Carlotta :)* Il se cache par ici. Nous allions le rejoindre le long de la rivière quand il nous a claqué dans la main.

GIULIO. — Le cochon a sans doute traversé la Secchia.

L'INSPECTEUR. — Impossible. Des hommes à nous patrouillent sur l'autre rive.

GIULIO, *à Carlotta.* — De toute façon, on n'a rien vu, hein ?

L'INSPECTEUR. — Dommage. *(Un temps.)* Il y a une grosse prime pour ceux qui apporteront des renseignements.

CARLOTTA, *blessante.* — Et pour celui qui l'arrêtera ?

L'INSPECTEUR, *souriant.* — Elle est doublée.

CARLOTTA. — Nous ne mangeons que du pain blanc.

L'INSPECTEUR. — C'est-à-dire ?

CARLOTTA. — Qu'on doit faire ce qu'on croit, selon ses idées, mais pas pour de l'argent.

GIULIO. — Du calme !

CARLOTTA. — Évidemment, tu es de son avis.

L'INSPECTEUR. — Et moi, je n'aime pas vos manières, Carlotta.

GIULIO. — Laisse tomber ! Elle est toujours de mauvais poil quand on la réveille, mais tu sais qu'avec nous c'est du franc et de l'honnête. Nous sommes réguliers.

L'INSPECTEUR, *le regardant.* — Tu prends souvent la peine de me le rappeler.

Silence. L'Inspecteur tourne le dos à Giulio.

GIULIO. — Alors... tu ne veux pas boire un verre ?

CARLOTTA, *à Giulio, à mi-voix.* — Ce que tu es plat quand tu t'y mets.

GIULIO. — Il est nerveux !

CARLOTTA. — Attends d'avoir des choses à te reprocher.

Les hommes redescendent l'escalier.

L'UN D'EUX. — Ça va.

Il rend le trousseau de clefs à Giulio.

GIULIO. — Ici, les murs sont transparents. Aucun secret. Je... *(Il s'arrête. L'Inspecteur a poussé la porte du cellier.)* Où vas-tu ? Tu connais mon jardin, c'est un terrain vague.

L'INSPECTEUR, *aux deux hommes.* — Suivez-moi.

Ils sont sortis. Silence. Giulio, immobile, livide, murmure faiblement.

GIULIO. — Carlotta...

CARLOTTA. — Qu'as-tu ?

GIULIO. — J'ai peur.

CARLOTTA. — De quoi ? Tu es tout pâle.

GIULIO. — Si tu savais...

L'Inspecteur revient brusquement, un mouchoir à la main.

L'INSPECTEUR, *à Giulio.* — Qu'est-ce que c'est ?

GIULIO. — Quoi ?

L'INSPECTEUR. — Ce mouchoir. Il est plein de sang.

GIULIO. — Où l'as-tu trouvé ?

L'INSPECTEUR. — Dans le cellier. Le sang me colle aux doigts. *(Un temps.)* Eh bien, réponds...

GIULIO. — J'ai... tué un lapin.

L'INSPECTEUR. — A cette heure ? *(Un temps.)* Montre-le.

GIULIO, *se troublant.* — Y a confusion. D'abord, ce n'est pas du sang, mais de la couleur.

L'INSPECTEUR. — Je te répète que c'est du sang et qu'il est frais. A qui appartient ce mouchoir ?

GIULIO. — Il en vient dans le café ! Je ne peux surveiller tous les clients !

L'INSPECTEUR. — Celui-ci saignait fort... et récemment.

GIULIO. — Carlotta...

CARLOTTA, *bouleversée.* — Oui, Giulio...

GIULIO. — Dis quelque chose. Il te croira.

L'INSPECTEUR. — Elle ignore tout. Ta femme était couchée. Toi, tu veillais. Avec sa blessure, il n'a pas dû aller loin... ton client. Où est-il ?

GIULIO. — Ah ! tu m'énerves à la fin. Ai-je une tête à cacher quelqu'un, quand on me payerait pour le livrer ? Ne me prends pas pour un dindon.

Silence. L'attitude de l'Inspecteur change. Il sourit.

L'INSPECTEUR, *à Carlotta.* — Il est plus roublard que je ne pensais ! *(Les deux hommes rentrent dans le café.)* Rien ?

UN DES HOMMES. — Non.

L'INSPECTEUR, *à Carlotta.* — Laissez-nous.

CARLOTTA. — Vous allez l'arrêter ?

L'INSPECTEUR. — Ça m'étonnerait ! *(Il rit.)*

Nous allons causer gentiment. *(A Giulio :)* N'est-ce pas ? *(Carlotta et Giulio se regardent, angoissés. Elle monte et sort. A ses hommes :)* Attendez dans la rue. *(Les hommes sortent. L'Inspecteur considère Giulio en souriant, allume une cigarette, puis s'assied à califourchon sur une chaise.)* Je te tire mon chapeau. Avec ton air un peu..., ce n'est pas mal combiné.

GIULIO. — Quoi ?

L'INSPECTEUR. — Ta petite affaire. Oh ! je te comprends : le morceau est de première. Seulement... tu as trop d'appétit. *(Un temps :)* Moitié-moitié ?

GIULIO. — A quel sujet ?

L'INSPECTEUR. — De la prime.

GIULIO. — Tu es fou. Je ne savais même pas qu'y en aurait une.

L'INSPECTEUR. — Car tu n'écoutais pas la radio ? *(Riant :)* Sacré Giulio ! Chaque fois qu'il ouvre le bec, c'est pour se contredire. Mais attention. Si tu le gardes trop longtemps où il est, ton prisonnier, on pourrait t'accuser de le cacher, au lieu de t'allonger les billets. Hein ? Et moi, je pourrais te dénoncer. Alors... moitié-moitié ?

GIULIO. — Je n'ai vu personne.

L'INSPECTEUR. — O. K. *(Se levant :)* J'appelle du renfort.

GIULIO. — Arrête. *(Un temps. L'Inspecteur revient.)* Je te jure que je dis vrai. Le meurtrier de Roberto est peut-être entré dans mon cellier, mais sans que je le sache. Sinon, il y a longtemps que je vous aurais prévenus.

L'INSPECTEUR. — Il n'a pu entrer et refiler. Nous gardons chaque issue.

GIULIO. — Fouillez.

L'INSPECTEUR, — C'est déjà fait. Tu l'as planqué, je ne sais où, mais il en sortira, ou bien... Dis donc ? Ce ne serait tout de même pas pour le sauver ?

GIULIO. — Tu dérailles.

L'INSPECTEUR. — Pas tellement. *(Un temps.)* Es-tu si chaud pour le parti ? Tu paies tes cotisations. A part ça, tu éviterais plutôt de te mouiller. As-tu sorti ton drapeau à l'occasion du meeting ?... Un meeting où ton gamin refusait de se rendre.

GIULIO. — Marco...

L'INSPECTEUR. — ... est un petit embusqué. Sans moi, y se défilait et vous l'encouragiez.

GIULIO. — Ce n'est pas vrai.

L'INSPECTEUR. — En attendant, Barossi est ton meilleur client. Il n'est pas communiste ? L'un amène l'autre et le meurtrier de Roberto est venu chez toi parce qu'il savait d'avance que tu le recevrais.

GIULIO. — Dis aussi que j'ai jeté la grenade !

L'INSPECTEUR. — Car ce n'est pas une bombe ? Monsieur connaît le complot dans ses moindres détails. Ah, ah ! Ce coup-ci, Giulio, tu as avoué.

GIULIO. — Avoué ! Je suis innocent.

L'INSPECTEUR. — Personne ne te croira. *(Brandissant le mouchoir :)* Avec cet argument, ton compte est bon. Où est-il ?

GIULIO. — Je ne sais pas.

L'INSPECTEUR, *menaçant.* — Tu vas parler ?

GIULIO. — Carlotta...

L'Inspecteur, qui allait le frapper, s'arrête. Un silence.

L'INSPECTEUR. — Il est temps d'y penser... *(Un temps :)* Tu es malade... très malade... mais tout peut s'arranger à la condition de te montrer raisonnable. Ce mouchoir est ma seule pièce à conviction. Si je le jette dans le feu...

GIULIO. — Tu ferais ça ?

L'INSPECTEUR. — Pour un ami ! Tu me donnes la cachette et moi je passe l'éponge. *(Silence.)* Vas-y. Ta vie vaut tout de même celle de ce particulier.

GIULIO, *fermant les yeux.* — Je ne sais rien.

L'INSPECTEUR, *furieux.* — Alors, pourquoi me demander de classer l'affaire ? Tu es trop bête. Nous les foutrons en l'air, ta baraque et ton jardin, tu entends ? Y a pas une brique ou une motte de terre qu'on ne retournera pour l'avoir. Et nous l'aurons, je te le promets. *(Il arpente le café en parlant :)* Un type intelligent se serait mis à table depuis longtemps. Non, tu joues au héros. Ça te ressemble ! Attends qu'ils emploient les grands moyens à la police et nous verrons si tu ne regretteras pas mes bons procédés. J'en ai vu ramollir de plus durs que toi, mon gros, aucun ne résiste et, après leurs aveux, pour les remercier, on les colle au mur. C'est ça que tu cherches ? *(Silence.)* Belle ordure que ton copain... Qu'il tue Roberto, passe encore. Entre ennemis politiques, le coup est régulier, mais tu n'es même pas de son parti. Est-ce qu'à ta place il sacrifierait le petit doigt pour te tirer du pétrin? Réfléchis, Giulio : pour toi, un homme vaut un homme. Crois-tu que pour lui un bourgeois vaudra jamais un communiste ? Admettons que... ton devoir était d'essayer de le camoufler. Bon. Tu échoues. Qui doit payer l'addition ? L'innocent ou le coupable ? L'un de vous deux mourra de toute façon et si nous te fusillons, ce n'est pas le coupable, pour finir, qui t'aura descendu ? *(Silence.)* Ah ! tu es généreux... Un peu égoïste, aussi, car tu disposes de Carlotta sans lui demander son accord. Fais le compte : d'un côté de la balance ton protégé, bien tranquille où il est, de l'autre ta femme et toi. Il pèse lourd, le meurtrier de Roberto. *(Tout près de Giulio :)* Tu n'aimes pas Carlotta ? Je jurerais que si en voyant cette grosse veine qui bat dans ton cou lorsque j'en parle. Elle est gentille, n'est-ce pas ? Nous ne sommes pas que des brutes à la police et j'en sais un tout prêt à la servir... *(Un silence.)* Je te retire mon chapeau. Dans le métier, on rencontre des gens courageux, mais très peu de martyrs. *(Un silence.)* Je vais chercher Marco... *(Giulio ouvre les yeux.)* Tiens ? J'ai touché le point sensible. Et pourquoi ne le travaillerais-je pas sous tes yeux, si ça peut te rafraîchir la mémoire ? Un enfant, c'est fragile, Giulio, c'est délicat. Et quand il crie...

GIULIO. — Je ne sais rien.

L'INSPECTEUR, *le frappant.* — Tu mens.

GIULIO. — Je ne sais rien.

L'INSPECTEUR. — Tu mens.

Il le frappe. Les coups pleuvent. Giulio est tombé, criant : « Je ne sais rien, je ne sais rien », tandis que l'Inspecteur le frappe à coups de pied.

RIDEAU

ACTE II

Le rideau se relève immédiatement. Le café est éclairé comme au début de la pièce. Giulio est seul, endormi dans son fauteuil et crie :

GIULIO. — Je ne sais rien.

CARLOTTA, *au haut de l'escalier.* — Giulio ? Eh bien, Giulio...

GIULIO, *ouvrant les yeux.* — Qu'y a-t-il ?

CARLOTTA. — Tu as appelé ?

GIULIO. — Moi ?

CARLOTTA. — J'ai entendu des cris. *(Elle descend.)* Rêvais-tu ?

GIULIO. — Je ne sais pas... *(Il se passe la main sur le front.)* Oh ! Lolotte... *(Un temps.)* Tu ne peux imaginer ce qui arrivait.

CARLOTTA. — Dans quel état te mets-tu ? Ce n'est pas sérieux. *(Marco est entré à son tour. Elle lui dit :)* Va te coucher.

GIULIO. — Non... *(A son fils :)* Viens...

CARLOTTA. — Il devrait dormir depuis longtemps.

GIULIO. — J'ai besoin de l'embrasser.

Il attire son fils.

CARLOTTA. — Quelle peur tu nous causes !

GIULIO. — J'ai eu peur aussi... *(A Marco :)* A cause de toi.

MARCO. — Raconte !

GIULIO. — L'Inspecteur t'interrogeait.

CARLOTTA. — Cette histoire de bombe te rendra marteau.

GIULIO. — N'empêche que le voyou allait le torturer. *(Debout :)* Rendez-vous compte : le meurtrier de Roberto était dans le café, comme je vous vois, et je le soignais quand la police s'amène !

CARLOTTA. — Tu ne nous feras pas croire que tu l'as caché !

GIULIO. — Dans le puits.

MARCO. — Il n'y en a pas !

GIULIO. — Chez mon père y en avait un, autrefois...

CARLOTTA. — La preuve que tu as rêvé !

GIULIO. — Tout s'enchaînait : visite, interrogatoire... Ah ! je te jure que ça bardait !

CARLOTTA, *à Marco.* — Il a dormi cinq minutes. *(A Giulio :)* Je n'ai même pas eu le temps de me déshabiller.

GIULIO. — Pourtant, tu étais ici, un manteau sur ta chemise.

CARLOTTA. — Devant l'Inspecteur !

GIULIO. — Qui voulait te violer.

CARLOTTA, *offusquée, montrant Marco.* — Giulio !

MARCO. — Alors, on me torturait ?

GIULIO. — Avec le tisonnier, rougi à blanc.

MARCO. — Et, naturellement, je ne parlais pas.

GIULIO. — Attends... Non. J'étais seul. L'Inspecteur disait : « Tu es un héros », en me flanquant des coups de pied.

CARLOTTA, *riant.* — Ah ! ah !

GIULIO. — Ne ris pas. Je me serais laissé découper en rondelles plutôt que de manger le morceau.

CARLOTTA. — Pour un communiste ? Toi ?

GIULIO. — Dans un rêve, on ne sait plus ce qu'on fait.

Regard vers Marco.

MARCO. — Et si cet homme était venu réellement, tu l'aurais donné ?

GIULIO. — Je ne l'aurais pas reçu.

MARCO. — On n'a pas toujours le choix.

GIULIO. — C'est justement l'obligation de choisir qu'il faut éviter. Sinon la conscience te travaille et tu ne peux prévoir où ça t'entraînera.

MARCO. — La conscience ne vient pas qu'en dormant.

GIULIO. — Dis tout de suite que je devais mourir à la place de cet individu !

MARCO. — Il ne t'a rien demandé.

GIULIO. — Heureusement.

MARCO. — Ça oui, car pour bien se cacher on frappe chez des gens qui ne font pas de cauchemars.

GIULIO. — Oh !

CARLOTTA. — Vous n'allez pas discuter de nouveau...

GIULIO. — Mais il est insolent. Si j'ai des cauchemars, c'est à cause de lui.

CARLOTTA. — A quoi bon batailler dans le vide ? Il ne s'est rien passé.

GIULIO. — Pardon. Mon rêve est un avertissement. Car il montre qu'on ne prend jamais assez de précautions. Je le cachais, ce communiste, à tort ou à raison, mais je le cachais, tu ne peux affirmer le contraire, et l'inspecteur ne m'aurait pas soupçonné sans ce foutu mouchoir.

CARLOTTA. — Quel mouchoir ?

GIULIO. — Celui que mon homme avait oublié dans le cellier. Plein de sang. *(Excédé :)* Je sais bien que ce n'est pas vrai. N'empêche que dans mon rêve on le découvrait. Et j'étais pris. Impossible de nier. Toi aussi tu t'emballes, tu es généreux... Seulement, avant de s'attaquer à la police, il est bon de réfléchir à deux fois. Une petite imprudence... et toute ta famille écoperait.

MARCO. — A ne rien faire, on ne risque rien.

GIULIO, *ravi.* — Voilà.

MARCO. — Et tu espères que je vais me croiser les bras, éternellement ?

CARLOTTA. — Marco !

MARCO. — Où est le courage s'il n'y a pas de danger ? Je veux me battre, moi, avec une mitraillette, comme tu dis, ou autrement, mais je ne passerai pas ma vie au coin de ce feu à te regarder claquer des dents.

GIULIO. — Répète...

Il s'avance.

CARLOTTA. — Ne le frappe plus.

MARCO, *faisant front.* — Qu'il ose.

GIULIO. — Alors, des excuses.

MARCO. — Autant me renvoyer de la maison.

GULIO, *à Carlotta.* — Ecoute-le. *(A Marco :)* Et quel âge as-tu, mon gaillard ? Quand tu auras du poil au menton nous reparlerons de ta liberté. Jusque-là, tu m'obéiras, à moins que tu préfères que je te confie à l'inspecteur.

MARCO. — Papa !

GIULIO. — Dans ta chambre, au pain et à l'eau. *(Carlotta entraîne son fils.)* Ah ! je claque des dents. Toujours pas devant vous, nom de D... !

Marco est sorti.

CARLOTTA, *se retournant.* — Est-ce que je prends son parti ?

GIULIO. — Tu le soutiens en te taisant.

CARLOTTA. — Il te détestera.

GIULIO. — Je m'en fous. Nous le sauverons malgré lui.

CARLOTTA. — Tu l'as déjà perdu.

GIULIO. — Va-t'en. *(Elle sort. Long silence. Giulio se verse du vin, boit, s'éponge le front et murmure :)* Avec une mitraillette ! *(Il ouvre la radio, distraitement. Musique quelconque.)* Tiens... elle marche !

Il referme son poste, va boire de nouveau. A ce moment, le même bruit, venant du cellier, bruit d'une caisse qui tombe... Giulio redresse la tête. Stupéfait, il écoute. Une plainte. Giulio repose lentement son verre, s'approche de la porte et va l'ouvrir.

UNE VOIX AU DEHORS. — Police. Ouvrez. *(Il se retourne vivement. Silence. Il avance vers la porte du café, mais s'arrête... Il est là, immobile, regardant tour à tour la porte de la rue et celle du cellier. La Voix :)* Police.

Des coups de poing martèlent la porte. Giulio ne bouge pas.

CARLOTTA, *revenant.* — Tu n'ouvres pas ? *(Silence.)* C'est la police, Giulio. Il faut ouvrir. *(Silence. Giulio lève la tête vers Carlotta et se tait.)* Alors ? Tu te crois de nouveau en train de rêver ?

GIULIO, *d'une voix morte.* — Non...

Nouveaux coups de poing sur la porte.

CARLOTTA. — Dépêche-toi. Ils vont tout casser. *(Elle descend.)* Qu'es-tu encore ?

GIULIO. — Rien.

CARLOTTA. — Tu as l'air inquiet... *(Elle ouvre la porte de la rue tandis que Giulio tombe assis.)* Tiens, c'est vous.

L'Inspecteur entre.

L'INSPECTEUR. — Je vous dérange, Carlotta.

CARLOTTA. — Entrez. Vous pouvez retourner la maison. Elle est vide.

L'INSPECTEUR. — On s'en doute ! *(Au comptoir :)* Je suis crevé. Au moins trente particuliers que nous visitons. Tu offres un verre, Giulio ? *(Giulio se tait. A Carlotta :)* Il est de mauvais poil ?

CARLOTTA. — Monsieur dormait ! Quand on le réveille, ça grogne, pis qu'un chien !

L'INSPECTEUR. — Faut pas le contrarier.

CARLOTTA, *derrière le comptoir.* — Rouge ou blanc ?

L'INSPECTEUR. — Pour moi, ce sera moitié-moitié. *(Carlotta remplit les verres.)* Ah ! les amis, je peux le dire, voilà un lascar qui nous fait cavaler. Nous allions le rejoindre au bord de la Secchia, quand il a disparu.

CARLOTTA. — Ici, nous n'avons rien remarqué.

L'INSPECTEUR, *montrant Giulio.* — Quand on roupille ! Avec une femme comme vous, je serais plus galant ! *(Giulio, nerveux, casse un verre. A Carlotta :)* Qu'est-ce qu'il a bouffé ?

CARLOTTA. — Giulio est nerveux.

L'INSPECTEUR. — Il se frappe pour rien. *(Un temps. Gravement :)* Ce n'est pas que la mort de Roberto soit peu de chose, oh non ! Je l'admirais. Mais sa mort n'arrête pas le mouvement. Et ce qui importe, ce sont les idées. *(Un temps :)* Une bombe ne saurait les détruire.

GIULIO, *sursautant.* — Une bombe ?

L'INSPECTEUR. — Eh ben ?

GIULIO. — C'était une bombe ?

L'INSPECTEUR. — Evidemment. Tu dors debout. *(A Carlotta :)* Roberto disparaît, un autre le remplace et le parti continue comme avant. Ils n'ont tué qu'un homme.

CARLOTTA. — Ça compte.

L'INSPECTEUR. — Attendez. Nous prendrons l'assassin.

CARLOTTA. — Vous le tuerez aussi...

L'INSPECTEUR. — La société se défend, Carlotta. Il faut un exemple pour empêcher d'autres individus de recommencer et, pour un qu'on supprime, nous en sauverons des tas.

GIULIO, *brusquement.* — Il y a une prime ?

Un temps.

L'INSPECTEUR. — A quel propos ?

GIULIO. — Pour ceux qui l'arrêteront ?

L'INSPECTEUR. — Où vas-tu chercher ça ?

GIULIO. — Je ne sais pas... On offre d'habitude une récompense à ceux qui donnent des renseignements.

L'INSPECTEUR. — Tu voudrais la toucher, hein, bandit ! *(Il lui donne une tape dans le dos.)* Ah ! ah ! *(A Carlotta :)* Votre mari est plus rusé que je ne croyais. *(A Giulio :)* Chez nous, pas besoin d'argent pour faire son devoir, mon gars. L'honneur suffit.

Il boit.

CARLOTTA, *riant.* — Et du bon vin. !

GIULIO, *souriant enfin.* — Encore un verre ?

L'INSPECTEUR. — Merci. *(Un temps. Regardant autour de lui :)* La visite maintenant.

GIULIO. — Chez nous ?

L'INSPECTEUR. — Pourquoi pas ?

GIULIO. — Tu ne trouveras rien.

L'INSPECTEUR. — Un ordre est un ordre, Giulio. Nous devons fouiller chaque maison.

CARLOTTA, *approuvant.* — C'est pour tout le monde.

GIULIO. — Nous ne sommes pas « tout le monde » !

L'INSPECTEUR. — Bien sûr. Mais j'ai des instructions.

GIULIO, *à Carlotta.* — Le petit dort. *(A l'Inspecteur :)* Il se réveillera et vous allez l'effrayer.

CARLOTTA. — Moi, je veux que l'inspection se déroule dans les règles.

L'INSPECTEUR. — C'est une simple formalité.

Il siffle. Deux hommes entrent aussitôt.

GIULIO. — Alors, tu n'as pas confiance ?

L'INSPECTEUR. — Si.

GIULIO. — Prouve-le. Sommes-nous du parti, oui ou non ? Je trouve insultant de traiter de bons militants comme des inconnus.

L'INSPECTEUR. — Tu serais mon frère que j'agirais de même.

CARLOTTA. — Il a raison.

L'INSPECTEUR. — Un fasciste ne demande qu'à nous aider.

GIULIO. — Ma parole suffit.

L'INSPECTEUR. — Ah ! tu m'embêtes ! Tire-toi de là. *(Aux hommes :)* Et montez. Tout est ouvert là-haut ?

CARLOTTA. — Voici mes clefs.

GIULIO. — Allez donc : je cache le meurtrier de Roberto dans mon grenier ! Nous sommes du complot ! *(Les deux hommes sortent.)* Tant que vous y êtes, arrêtez-nous.

CARLOTTA. — Ne t'excite pas.

GIULIO. — C'est quand même vrai : tu saurais quelque chose, la police en serait avertie en moins de deux, mais n'empêche qu'on viole ta maison.

L'INSPECTEUR, *riant.* — Sacré Giulio ! Il se fâche et tremble en même temps.

GIULIO. — Moi, je tremble ?

L'INSPECTEUR. — Regarde tes mains. *(A Carlotta :)* Il suffit d'un inspecteur chez lui pour qu'il meure de trouille.

Il regarde derrière le comptoir.

CARLOTTA, *à Giulio.* — Assieds-toi.

GIULIO, *à mi-voix.* — Lolotte...

CARLOTTA. — Tu es tout pâle...

L'INSPECTEUR, *réfléchissant.* — J'ai idée que le fuyard est blessé. Et pas loin. C'est drôle, mais je le sens dans la région.

GIULIO. — Je ne sais rien.

L'INSPECTEUR, *souriant.* — Ne le dis pas si fort. On finirait par te soupçonner.

CARLOTTA, *une main sur l'épaule de Giulio.* — Laissez-le.

Les hommes reviennent.

L'UN D'EUX. — O. K.

L'INSPECTEUR, *ironique.* — Vous n'avez pas trouvé une mitraillette sous son matelas ? *(Les hommes rient.)* Regardez ce héros ! Il en a pour huit jours de lit à se remettre.

CARLOTTA. — Nous allons fermer le café.

L'INSPECTEUR. — Bonne nuit. *(A Carlotta, avec un clin d'œil :)* Et de beaux rêves dans ses bras ! *(Les hommes sortent. Arrivé devant la porte, l'Inspecteur s'arrête et se retourne.)* Le... cellier ?

GIULIO, *debout.* — Quoi, le cellier ?

L'INSPECTEUR. — Je ne l'ai pas inspecté.

GIULIO. — Tu recommences ?

L'INSPECTEUR. — Pardon. Je n'ai pas fini.

Il revient. Giulio se place devant la porte.

GIULIO. — Est-ce que tu vas nous foutre la paix ?

CARLOTTA. — Giulio !

GIULIO. — J'en ai marre à la fin. Ce n'est plus une visite, c'est une perquisition.

L'INSPECTEUR. — Ça te dérange tellement que je regarde dans ce coin ?

GIULIO. — Oui.

L'INSPECTEUR. — Pourquoi ?

GIULIO. — Après mon cellier, tu inventeras autre chose et tu es sûr d'avance qu'il n'y a rien dedans.

L'INSPECTEUR. — Chacun est accusé jusqu'à preuve du contraire. Ouvre la porte : je te croirai.

GIULIO. — Non.

L'INSPECTEUR. — Méfie-toi, Giulio. Il n'y a plus de copain ici, mais la police, à qui tu aurais tort de résister.

GIULIO, *criant.* — Oh ! la police !

L'INSPECTEUR. — On dirait que tu veux l'annoncer à quelqu'un.

Il sort son revolver.

CARLOTTA, *vivement.* — Vous vous trompez. Il se bute, mais le cellier est vide. Inspecteur, je vous le jure.

L'INSPECTEUR. — On verra.

CARLOTTA. — Soyez bon. Giulio n'a rien fait.

L'INSPECTEUR. — Alors qu'il le montre en ouvrant.

GIULIO. — Jamais. *(L'Inspecteur se jette sur lui. Ils luttent. Tandis que Giulio tombe, l'Inspecteur entre dans le cellier.)* Carlotta...

CARLOTTA, *à ses pieds, bouleversée.* — J'ai compris.

GIULIO. — Nous sommes perdus.

VOIX DE L'INSPECTEUR. — Je te tiens... communiste !

Il rentre, tenant Marco au collet. Giulio et sa femme se sont redressés, stupéfaits.

L'INSPECTEUR, *riant.* — Au rapport ! A ton âge, on ne traîne pas dehors après minuit, garnement ! *(A Carlotta :)* Rigolez. *(Un temps.)* J'aime mieux que ce soit lui que l'assassin de Roberto. *(A Giulio :)* Mais tu t'es bougrement fichu de ma poire.

CARLOTTA, *se dominant.* — Il ne voulait pas vous mettre au courant...

L'INSPECTEUR. — Entre amis ? *(S'épongeant le front :)* Ma parole, j'ai cru que c'était plus grave. *(A Marco :)* Elle est gentille ? *(Marco, les yeux baissés, fait « oui » de la tête. L'Inspecteur, sévère.)* Ce n'est pas ma fille, au moins ? *(Marco, de même, fait « non ». L'Inspecteur, souriant :)* Je ne te demande pas son nom !

Giulio a un étourdissement.

CARLOTTA. — Giulio...

L'INSPECTEUR. — Ce ne sera rien. Couchez-le. *(A Marco :)* Et toi, tâche de ne plus effrayer ton père... Don Juan ! *(Sortant.)* Quelle famille !

CARLOTTA. — Parle, Giulio... J'ai eu si peur...

Giulio se redresse lentement.

GIULIO. — Y a pas de quoi...

CARLOTTA. — Tu as eu un vertige ?

GIULIO. — Ça passe.

CARLOTTA. — As-tu pensé vraiment qu'il était là ?

Un temps.

GIULIO. — Qui ?

CARLOTTA. — Tu sais ce que je veux dire.

Un temps.

GIULIO. — Il n'y avait que ce gamin dans le cellier.

CARLOTTA. — Alors, pourquoi refuser d'ouvrir ?

Un temps.

GIULIO. — J'ai le droit d'avoir des principes et de les appliquer, non ?

CARLOTTA. — L'Inspecteur pouvait te tuer.

GIULIO, *maître de lui.* — Penses-tu ! Il faut montrer à ces gens qu'on ne recule pas toujours devant eux.

CARLOTTA. — Pourquoi diminuer ce que tu as fait ? Tu as cru que le meurtrier de Roberto était caché ici et tu as voulu le sauver.

GIULIO, *à Marco.* — Ta mère est folle ! *(A Carlotta :)* Ou bien je mens ? Allez, vas-y, traite-moi de menteur devant ce... Don Juan ! Ça me ressemblerait de jouer avec le feu en cachant un assassin derrière mes tonneaux ?

CARLOTTA. — Non. Mais tu l'as fait.

GIULIO. — Quand je ne cesse de dire qu'on ne doit pas se mouiller ? Que je flanque Barossi à la porte ? Que j'enferme Marco dans sa chambre ? Enfin, Lolotte, des histoires pareilles n'arrivent qu'en dormant.

CARLOTTA. — Cette fois, tu ne rêvais pas.

GIULIO. — Quelqu'un d'averti en vaut deux, surtout quand c'est moi.

CARLOTTA, *doucement.* — Et pourtant tu l'as fait.

GIULIO. — Sans blague ! *(Ils se regardent. Giulio se détourne. A Marco :)* Approche. T'ai-je interdit de descendre par la fenêtre ? Tu te casseras les reins avec tes imprudences. Et pourquoi traînais-tu dans le cellier ? Hein ? Réponds...

Un silence.

MARCO, *lentement.* — Je voulais voir s'il n'avait rien oublié...

Un temps.

GIULIO. — Qui ?

MARCO. — L'Homme...

Un temps.

GIULIO. — Il est venu ?

MARCO. — Je l'ai caché.

Il lève le bras pour se protéger.

GIULIO. — Tu as peur de moi ? *(Un temps.)* Où est-il ?

MARCO. — Sous le tas de feuilles, au jardin. J'étais à ma fenêtre quand je l'ai vu sauter le mur et entrer dans le cellier. L'inspecteur arrivait...

CARLOTTA. — Mon Dieu...

MARCO. — Alors... je suis allé le chercher.

Un temps.

GIULIO. — Parce que tu te méfiais de moi ?

MARCO, *dans ses bras.* — Papa...

Un temps.

GIULIO. — Il est blessé ?

MARCO. — Oui.

GIULIO. — Amène-le.

Marco sort en courant, tandis que Giulio ferme à clef la porte de la rue.

CARLOTTA, *inquiète.* — Que vas-tu faire ?

GIULIO. — L'aider.

CARLOTTA. — De nouveau ?

GIULIO. — Nous ne pouvons pas l'abandonner.

CARLOTTA. — La police entoure la maison. *(Geste de Giulio.)* Et s'ils reviennent ? Qui te reprocherait de ne plus t'exposer une seconde fois ? Pas même cet étranger : tu es en règle avec lui.

GIULIO. — Il faut encore être en règle avec soi.

CARLOTTA. — Si tu avais donné asile à quelqu'un, je comprendrais que tu ne reviennes pas sur ton engagement. Ce n'est pas le cas. Il ne t'a rien demandé et tu n'as rien promis.

GIULIO. — Tu as dit que la vie serait impossible sans honneur.

CARLOTTA. — Je te suivrais n'importe où s'il n'y avait que nous deux, Giulio. Mais réfléchis. Avant ce soir, je ne croyais pas au danger, qui est là maintenant, et tu sais que le petit n'attend qu'un encouragement pour s'y jeter.

GIULIO. — Pour toi, Marco sera toujours un enfant.

CARLOTTA, *violemment.* — Mon enfant. Ah ! tu ne l'aimes pas vraiment ou tu aurais peur.

GIULIO. — J'ai peur aussi. Mais ce n'est pas une raison d'être lâche. *(Il s'approche d'elle.)* Essaie de comprendre : un lien existe entre cet homme et moi. Ça ne dépend plus de nous de le défaire. Ne dis pas : « Tu es devenu communiste ». *(Soupirant :)* Je ne suis rien, Carlotta. Leurs histoires me dépassent. Mais il reste une chose à laquelle je crois : c'est qu'on n'est jamais libre puisqu'on n'est jamais seul. Comment t'expliquer ça ? Des hommes s'entre-tuent pour des tas de raisons, et moi je voudrais en sauver un... pour moi.

CARLOTTA. — ...

GIULIO, *suppliant.* — Patiente quelques jours. Il reprendra des forces et, l'affaire oubliée, nous pourrons le sortir de Fondo. Barossi a sûrement une adresse. D'ici-là, rien n'empêche de mettre un lit au grenier. *(Un temps.)* Je m'en occuperai. Avec des soins, il sera debout dans quelques semaines et, pour finir, tu verras que nous serons tristes de le voir s'en aller.

CARLOTTA, *résignée.* — Oui, Giulio...

Marco entre vivement. Il s'arrête. Un silence.

MARCO, *à voix basse.* — Il est mort.

Long silence. Carlotta ouvre et lève lentement les bras dans la direction de son fils, mais celui-ci rejoint son père.

GIULIO. — Tu es sûr ? *(Marco fait « oui » de la tête. Silence. Carlotta pleure.)* J'ai de la peine, Marco.

MARCO, *lentement.* — Si tu le permets, j'irai chercher M. Barossi. Il nous donnera un coup de main.

GIULIO. — Comme tu voudras. *(Carlotta relève la tête. Giulio reprend :)* J'ai dit : comme tu voudras. *(Marco va sortir.)* Mais... sois prudent. *(Marco sort. Giulio s'approche de sa femme.)* C'est fini maintenant.

CARLOTTA. — Non, Giulio. Il en viendra d'autres.

GIULIO. — Ce sera toujours le même.

RIDEAU

Giulio. Carlotta.

L'Homme. Giulio.

6 CARLOTTA. — *Sans honneur la vie ne serait pas possible.* (L'HEURE SONNERA.)

7 GIULIO. — *La bombe est tombée en plein dans le mille.* (L'HEURE SONNERA.)

8 L'INSPECTEUR. — *Alors pourquoi me demander de classer l'affaire ?* (L'HEURE SONNERA.)

9 GIULIO. — *Dans un rêve on ne sait plus ce qu'on fait !* (L'HEURE SONNERA.)

10 GIULIO. — *Et pour finir nous serons tristes de le voir s'en aller...* (L'HEURE SONNERA.)

Photographies Lipnitzki.

Giulio. L'Inspecteur.

Marco. Giulio. Carlotta.

Carlotta. Giulio.

LES DEUX PIÈCES DE CLAUDE SPAAK

DEVANT LA CRITIQUE

Au Vieux-Colombier, on joue deux pièces de Claude Spaak, qui n'est ni le ministre, ni le dialogiste de cinéma. J'avais d'abord cru que c'était ce dernier, et je mettais la maîtrise de l'auteur sur le compte d'une longue expérience du dialogue. Eh bien, il n'en est rien, et Claude Spaak est un troisième Spaak. Cela ne change rien à sa maîtrise, sauf qu'elle devient une qualité innée de dramaturge.

Ces deux pièces, données le même soir, *L'Absent* et *L'Heure sonnera,* ont sur le spectateur déjà un pouvoir premier ; elles le tiennent en haleine. Particulièrement la seconde, qui ressemble à un roman dont on tourne fébrilement les pages. C'est rare, au théâtre, de ne pas entendre craquer les sièges, tousser ; c'est rare qu'on ne jette pas quelques regards autour de soi, dans la salle obscure ; il est rare surtout qu'on arrive à s'abstraire de soi-même, de ses préoccupations, et que la pièce fasse oublier tout ce qui n'est pas l'action qui se déroule sur la scène. Claude Spaak y est arrivé.

Les deux pièces traitent de l'homme aux prises avec sa conscience. C'est ce qui fait l'unité du spectacle.

ELSA TRIOLET,
dans *Les Lettres Françaises.*

L'HEURE SONNERA, aussi adroitement ajustée, est beaucoup plus prenante. Il suffirait d'un rien, et ce serait un drame du Grand-Guignol. N'ayez pas peur !... Nous sommes dans une petite ville d'Italie, Fondo, chez le cafetier Giulio ; un « César ». Il manque l'ami Panisse, et l'odeur des prairies. Giulio est pacifique. Il n'aime pas disputer de fascisme et de communisme. Il donne plutôt raison à l'inspecteur de police, défenseur de l'autorité, qu'à l'instituteur Barossi, qui vous a des airs de bravache et de communiste. Et son petit Marco, l'écolier (le futur Marius), dont la tête fermente, il lui ferme le bec d'une taloche.

Giulio veut rester dans le *no man's land.* Pas d'histoires. Il est pleutre. Il veille sur ses sous... Mais voilà qu'une bombe est lancée contre le secrétaire général du parti, Roberto, venu pérorer à Fondo... Giulio n'aime pas ça. Le petit court aux nouvelles. Giulio ferme ses volets ; ouf ! Il se met à rêver...

Son rêve amène l'assassin chez lui, blessé. Et Giulio le panse ; lui dit ses vérités, n'ose pas le chasser, le cache dans son jardin. La police arrive. Le brave camarade inspecteur fouille en haut, en bas ; découvre un linge sanglant, se fâche, menace de torturer Giulio, qui reste là, pâle, avec des sueurs d'angoisse... Muet tout de même. Un coup dans la mâchoire et l'estomac vous le réveille. Quel cauchemar !

Mais dans ce cauchemar c'est le fin fond de Giulio qui est apparu. Giulio est humain. S'il se défie des opinions, c'est qu'elles pourrissent les relations des hommes ; et qu'on est fait pour s'entr'aider... Et quand la réalité va doubler le rêve, quand l'inspecteur viendra en rigolant perquisitionner chez l'ami Giulio, quand on entendra un pauvre coup apeuré à la porte du jardin, Giulio sera très chic, je vous jure. Si chic que nous aurons un frisson dans le dos. Et Giulio à la fin cachera le lanceur de bombe, avec Marco.

Vous vous rappelez la Sœur Simplice et son saint mensonge dans *Les Misérables* ? Nous avons le même pathétique, un peu gros, un peu mélo, mais irrésistible ; et adapté au présent.

ROBERT KEMP, dans *Le Monde.*

POURVU que cela dure !... Après *Les Sincères,* après *Junon et le Paon,* deux œuvres de réelle qualité nous sont encore offertes en cadeaux de rentrée : *L'Absent* et *L'Heure sonnera,* deux comédies de M. Claude Spaak, créées au Vieux-Colombier. Et tandis que la première rend à la scène, dont elle est trop souvent absente, l'une des plus admirables artistes d'aujourd'hui : Mme Sylvie, la seconde hisse à son rang un excellent acteur qu'on s'obstina à confiner dans le comique : Yves Deniaud. Toutes deux d'ailleurs fort bien jouées dans la mise en scène de M. Emile Dars.

Belle soirée donc — *où les retardataires doivent rester derrière les portes closes dès la première réplique.*

C'est que *L'Absent* n'est pas un acte qui supporte d'être troublé. M. Spaak nous introduit dans la demeure provinciale où deux femmes vivent depuis huit ans avec le souvenir d'un disparu : sa mère, sa veuve. Et lui-même, le Mort, est présent, de toute l'obsession de l'absence ; il est là, roide, sans geste, avec sa voix de l'au-delà qui intervient toujours dans le dialogue où s'affrontent deux douleurs, qui suggère doutes, souvenirs, scrupules... Deux douleurs sincères, mais l'une est d'une maman qui jamais ne pourra se résigner à être orpheline de son enfant, l'autre d'une femme profondément fidèle à son mari défunt, mais dont les trente ans ne peuvent rester sourds à l'appel de la vie, qui revêt le visage d'un sien cousin, ami délicat du mort, mais depuis toujours épris de Mathilde...

L'inévitable se produira : l'intransigeance même du chagrin de la mère contribuera à rejeter sa bru vers la vie, vers une union peut-être féconde ; et l'ombre du Mort se penchera sur une agonie sans espoir...

A écouter cette œuvre poignante, d'aucuns penseront à *L'Intruse* de Maeterlinck, et l'on eût peut-être, selon l'avis de M. Robert Kemp, mieux éprouvé le sentiment de la poésie de *L'Absent* si le Mort était moins visible. Pour moi, j'y ai entendu l'écho dramatique du *Songe d'un soir d'amour,* ou plutôt de son poème-prélude, *Le Passé,* d'Henry Bataille.

Ah ! la magnifique leçon d'art dramatique ! Mme Sylvie n'apparaît pas comme une actrice ; elle s'identifie totalement à son personnage, du plus menu frémissement de ses doigts à son sourire qui évoque, des plus subtiles nuances d'expression de son visage à ses cris bouleversants. Du grand art !... Que Mlle Yvette Etiévant ne soit pas écrasée par son voisinage est le meilleur éloge à lui adresser. Auprès d'elles, MM. Roland Alexandre et Yves Brainville sont très dignement « l'Absent » et le cousin.

GUY DORNAND.

Comité de Direction : Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 4e trimestre 1950. — Imprimeur n° 117.